



Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 14 – Janvier 2015

Vie de la Société des Études Camusiennes	p. 3
Activités camusiennes	p. 6
Analyses :	
- Françoise Kleltz-Drapeau, « Juste mesure aristotélicienne et Némésis camusienne »	p. 9
- Marie-Thérèse Blondeau, « <i>L'Exil et le Royaume</i> , un chemin semé d'embûches »	p. 17
Comptes rendus	p. 26
Parutions	p. 29
Sociétés amies	p. 31
Formulaire de (ré)adhésion 2015	p. 32

Chers amis,

Premier numéro de *Chroniques* en 2015 ; mais, cette année, que souhaiter d'autre que l'énergie, pour chacun, de continuer à faire ce qu'il a à faire ? Nul ne sait ce que Camus aurait dit devant notre actualité. Mais nous pouvons relire ses textes, par exemple « Ni victimes ni bourreaux » : nous y trouvons des « outils » qui nous permettent de penser notre monde.

La Société des Études Camusiennes poursuit son développement et ses activités, qui rayonnent dans de nombreux pays. L'Assemblée générale du 31 janvier sera l'occasion de faire le point ensemble.

Je voudrais enfin, au nom de la communauté des camusiens, saluer Marcelle Mahasela – qui quitte le Centre Albert-Camus d'Aix-en-Provence après quatorze ans d'un travail inlassable pour faire connaître Camus au public le plus vaste possible par le biais des belles expositions dont elle a le secret – et pour aider les chercheurs qui ont toujours trouvé auprès d'elle disponibilité et compétence : sans elle, que de pistes nous n'aurions pas explorées !

Oui, continuons à bien faire notre métier.

Agnès Spiquel
agnes@spiquel.net

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr

ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 14, janvier 2015, reproduction possible après autorisation préalable

Quelques textes de Camus sur le terrorisme

« **L**a liberté, des millions d'hommes savent, de nouveau, qu'elle est le seul levain de l'histoire, leur seule raison de vivre, et le seul pain dont on ne se rassasie pas. » (« Le Parti de la liberté »)

« **I**ls s'aimaient les uns les autres mais ne pouvaient se pardonner. » (*L'Été*)

« **N**ous devons lutter jusqu'au but contre les entraînements de la haine » (*Chroniques algériennes*)

« **Q**ui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime si ce n'est l'obstination du témoignage ? » (*Actuelles II*)

« **L'**œuvre d'art, par le seul fait qu'elle existe, nie les conquêtes de l'idéologie. Un des sens de l'histoire de demain est la lutte, déjà commencée, entre les conquérants et les artistes. » (*Actuelles I*)

« **Q**uelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente où le tueur sait d'avance qu'il atteindra la femme et l'enfant. » (*Chroniques algériennes*)

« **M**al nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde. » (« Sur une philosophie de l'expression »)

« **D**ésormais, le seul honneur sera de tenir obstinément ce formidable pari qui décidera enfin si les paroles sont plus fortes que les balles. » (« Ni victimes ni bourreaux »)

« **L'**homme n'est pas entièrement coupable, il n'a pas commencé l'histoire ; ni tout à fait innocent puisqu'il la continue. » (*L'Homme révolté*)

« **N**ous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde ; elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres. » (*L'Homme révolté*)

« **N**ous avons vu mentir, avilir, tuer, déporter, torturer, et à chaque fois il n'était pas possible de persuader ceux qui le faisaient de ne pas le faire, parce qu'ils étaient sûrs d'eux et parce qu'on ne persuade pas une abstraction, c'est-à-dire le représentant d'une idéologie. [...] Nous vivons dans la terreur parce que la persuasion n'est plus possible. » (« Ni victimes ni bourreaux », *Combat*)

« **Q**uand l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre de l'injustice. » (*Chroniques algériennes*)

« **N**ous avons payé chèrement et nous paierons encore. Mais nous avons nos certitudes, nos raisons, notre justice : votre défaite est inévitable. » (*Lettres à un ami allemand*)

- **Rappelons le beau livre : Albert Camus, *Réflexions sur le terrorisme*, textes choisis et introduits par Jacqueline Lévi-Valensi ; commentaires par Antoine Garapon et Denis Salas, Nicolas Philippe, 2002.**

Vie de la Société des Études Camusiennes

➤ CA du 8 novembre 2014 (Censier)

[le compte rendu complet de la réunion est envoyé à tout adhérent sur simple demande]

Informations

- Au Japon la Société est très active : elle tiendra à Kyoto, le 20 décembre, sa seconde réunion de 2014 ; le prochain numéro de la revue *Études camusiennes* paraîtra en juin 2015 ; Tomoko Ando a soutenu sa thèse « La nostalgie dans l'œuvre d'Albert Camus » à Paris III, en octobre.
- La Société latino-américaine s'élargit considérablement (70 adhérents) ; comme la plupart ne sont pas francophones, des éléments de notre site seront traduits en espagnol et mis sur le site : <http://camuslatinoamerica.org> ; les lectures mensuelles de textes de Camus se poursuivent à la Médiathèque de l'Alliance française de Buenos Aires.
- Une Société Camus a été fondée à Aachen (Allemagne) par Sébastien Ibbs, qui a adhéré à la SEC à titre personnel. Elle propose des lectures publiques et des conférences.
- Le CA, accédant à la demande d'Hélène Rufat, accorde une délégation exceptionnelle d'un an en Espagne, à renouveler sur autorisation du CA en fonction de l'expérience et des résultats acquis.

Mises au point sur les vecteurs de communication de la SEC

- Les publications : le n° 7 de *Présence d'Albert Camus* sortira mi-avril ; en octobre 2015, nous serons présents au Salon de la Revue (comme les années précédentes. Le n° 14 de *Chroniques camusiennes* sera diffusé à la mi-janvier ; le n° 15 en mai.
- Le site est régulièrement mis à jour et il est décidé d'y reprendre les comptes-rendus, parus dans *Présence* et dans *Chroniques*, des ouvrages sur Camus qui nous ont été envoyés. Nous sommes aussi de plus en plus présents sur les réseaux.
- L'annuaire des adhérents est remis en route, avec une enquête auprès des adhérents pour savoir ce qu'ils acceptent d'y voir figurer.

Projets et soutien de la SEC

- La SEC soutient
 - . le colloque d'Aarhus (Danemark), 29-30 mai 2015, « Camus et Faulkner »
 - . le centenaire d'Edmond Charlot (2015) – par l'intermédiaire de Guy Basset qui figure dans son comité d'organisation
 - . la journée d'étude organisée à Paris (premier semestre 2016), « Camus et le Siècle d'Or espagnol »
 - . une journée d'étude à Tours ou à Paris (2016), « Camus et la musique »
 - LE CA décide qu'il peut être envisagé, au cas par cas, une participation financière de la SEC à des projets qui ont eu son label.

Prochaine réunion du CA le 6 juin 2015

L'Assemblée générale (2014) de la Société des Etudes Camusiennes

le samedi 31 janvier 2015 à 14 h 30

au Forum 104 : 104 rue de Vaugirard 75006 Paris (métro Saint-Placide)

➤ **Société japonaise**

Le 59^e réunion de la Société Japonaise des Études Camusiennes s'est tenue le samedi 20 décembre à Kyoto. Trois communications :

- Shuichi Takeuchi : « Qui demande le consentement de qui ? Le problème de la traduction dans le dernier chapitre de *L'Étranger* »
- Hiroyuki Takatsuka : "L'Hôte " et Tolstoï » - « La genèse de *L'Exil et le Royaume* » à travers les *Carnets*
- Hiroshi Mino : « Le cimetière chez Camus : mémoire et oubli »

Dialogue avec Vincent Siano : autour d'un montage sur ses mises en scène des pièces de Camus avec le TRAC (Théâtre Rural d'Animation culturelle), puis sur le documentaire de J. Calmettes *Une vie en compagnie de Camus*.

➤ **Société latino-américaine**

Elle a désormais des activités régulières, entre autres des lectures de textes de Camus (en 2014, *Noces* et *L'Été*) tous les premiers mardis du mois, à la Médiathèque de l'Alliance française de Buenos Aires.

Voir son site <http://camuslatinoamerica.org/>

Il est temps de payer votre cotisation 2015 : 30 euros.

Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

Le numéro 6 de notre revue *Présence d'Albert Camus* est paru en juin 2015.

Vous recevrez le numéro 7 à la mi-avril 2015.

Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander à Anne-Marie Tournebize (29, boulevard Camélinat 92240 Malakoff) ou les trouver à la librairie Compagnie (58 rue des Écoles Paris 5^{ème})

Pour les numéros précédents, vous pouvez les commander à l'adresse de l'association (3bis, rue de la Glacière 94400 Vitry/Seine).

Consultez régulièrement notre site : www.etudes-camusiennes.fr

Vous y trouverez toutes les nouvelles à mesure de leur parution.

Message de Marcelle Mahasela

L'année 2014 s'achève. Après le centenaire, Catherine Camus a souhaité que les missions dont le centre de documentation Albert Camus avait la charge soient réorientées.

Aujourd'hui Anne et moi-même souhaitons vous faire part de notre changement d'affectation, au sein de la bibliothèque Méjanès, à compter du 1^{er} janvier 2015.

Avant notre départ, nous souhaitons vous dire, le plaisir que nous avons eu à travailler en votre compagnie sur l'œuvre d'Albert Camus. C'est avec émotion que nous garderons en mémoire ces moments de partage. Outre la gestion du fonds, nous avons apprécié de valoriser cette œuvre avec le souci constant de répondre aux intérêts de publics très divers. Nous vous remercions pour avoir répondu positivement à nos propositions et pour vous être prêtés avec plaisir à nos échanges. À dater du 1^{er} janvier 2015, le service patrimoine de la bibliothèque Méjanès dont nombre d'entre vous ont eu l'occasion d'apprécier le professionnalisme, prendra le relais pour répondre à vos demandes.

Pour la bibliothèque, tout contact devra être établi à l'adresse mail suivante :

citedulivre-patrimoine@mairie-aixenprovence.fr

Pour Catherine Camus, tout contact devra être établi à l'adresse mail suivante :
contact@albertcamus.com

Nous profitons de cette période festive pour vous adresser pour 2015 tous nos vœux de santé et de réussite dans vos projets, en cours et à venir. Nous vous adressons nos pensées les plus chaleureuses.

Anne Aubert et Marcelle Mahasela
Bibliothèque Méjanès
Aix-en-Provence

Activités camusiennes

➤ Présences camusiennes

➤ à Berlin

Pendant les célébrations pour l'anniversaire de la chute du Mur, la « Maison de la littérature de Berlin » annonce un livre, *Rendez-vous 89*, où l'auteur, Mirko Martin, « présente les intellectuels européens qui, par leurs pensées et leurs actions, ont rendu possible le tournant de 1989, de Rainer Kunze [un écrivain est-allemand dissident qui est émigré à l'ouest] à Milan Kundera, [...], André Glucksmann, Manès Sperber, Jürgen Fuchs et Albert Camus ».

➤ à Hong-Kong

Pendant les révoltes de Hong-Kong, le journal *Le Monde* du 7 novembre 2014 a posté la photo d'affiches collées sur le mur d'un des sites occupés représentant Albert Camus avec la citation traduite en chinois : « Je me révolte, donc nous sommes »

➤ Soutenances de thèses

➤ Le 5 novembre 2014, Rania Moussouli, « Albert Camus et Odysseas Elytis », Université de Corfu (Ionion Panepistimio). Mention « Excellent ».

➤ Le 5 décembre 2014, Sophie Hébert, « Pour une poétique du carnet d'écrivain dans la littérature française du XXe siècle » [entre autres sur les *Carnets* de Camus], Université de Grenoble. Mention « Très honorable avec les félicitations du jury ».

➤ Quelques échos de manifestations passées

➤ Le 9 décembre 2014, à Cabestany (Pyrénées Orientales), rencontre littéraire avec Pierre-Jean Peters.

Ce comédien propose de partager sa passion pour *L'Étranger*. Sa profonde connaissance de l'auteur et son long cheminement avec l'ouvrage apporte un regard particulièrement pertinent sur ce monument de la littérature.

Il lit également quelques extraits d'œuvres de Camus : *Carnets*, *Noces*, *Lettres à un ami allemand*, *L'Homme révolté*, « L'Algérie déchirée » de *Chroniques algériennes*.

➤ Manifestations passées (dont nous n'avions pas connaissance en octobre dernier)

➤ *Les Justes / Regarding the Just*, le 14 novembre 2014 au Théâtre de Vienne [création à Chicago en juin 2014] ; tournée en France pendant l'automne 2014.

Spectacle en anglais surtitré. Mise en scène de Valéry Warnotte.

Cette nouvelle interprétation des *Justes* fait le parallèle entre les mouvements révolutionnaires du siècle dernier et l'esprit qui règne aujourd'hui dans nos sociétés. Le texte, traduit et modernisé en anglais par le dramaturge Pascal Collin, est accompagné de chansons et de slogans contestataires authentiques.

« Le théâtre de Camus est contemporain tant il demeure l'espace de la destruction des idoles.

Nous garderons la structure de la pièce en l'accordant à l'énergie d'un garage de répétition, d'un QG de révolutionnaires préparant des chansons comme des attentats. Créé avec une troupe américaine *Regarding the Just* est un miroir de notre époque, de notre culture, d'une génération à mi-chemin entre le Mainstream et l'Underground.»

<http://www.vienne-tourisme.com/theatre-de-vienne-les-justes-regarding-the-just-550956.html>

- **Caligula**, du 27 septembre 2014 au 19 octobre 2014, à Chartres, par la Compagnie du Théâtre en Pièces, dans une mise en scène d'Emmanuel Ray.
- 15e festival du monde arabe de Montréal du 24 octobre au 8 novembre, grande manifestation culturelle sur le continent américain mettant en valeur l'apport artistique de la culture orientale. Parmi les événements, une conférence animée par l'Algérien Ouanessa Younsi sous l'intitulé « Imaginons Meursault heureux » basée sur l'analyse thématique de l'œuvre de l'écrivain Albert Camus.
- Du 5 au 8 novembre 2014, 9^e Journées Manuel Azaña, consacrées cette année à la seconde république espagnole de 1931 à 1936. Pour la seconde année consécutive, cinquante enfants de la chorale du Collège Olympe de Gouges se sont associés à cet hommage et ont interprété l'œuvre musicale créée par leur professeur de musique Jérôme Abadie à partir d'un discours d'Albert Camus tenu en 1958 devant les réfugiés espagnols ayant fui le Franquisme.
- Au 3^e Salon du livre de Béjaïa qui s'est tenu du 18 au 28 novembre 2014, présentation remarquée de l'ouvrage *L'Étranger* d'Albert Camus traduit en arabe et en tamazight. La version arabe, *Al Gharib*, a été éditée par les Editions *Talantikit* de Béjaïa. Le roman a été traduit par le docteur Omar Boualeg avec présentation de l'œuvre et résumé de la vie d'Albert Camus par Abdallah Lakdimla. Les éditions *Akma* de Tizi-Ouzou l'ont fait traduire par Mohamed Arab Aït Kaci en tamazight, sous le titre d'*Aberrani*, mais sans présentation ni préface.
- Le 17 janvier 2015, sur France Inter, l'émission de Guillaume Galiene, *ça peut pas faire de mal*, était consacrée au *Premier Homme* d'Albert Camus. Il est possible de réécouter l'émission <http://www.franceinter.fr/emission-ca-peut-pas-faire-de-mal-ca-peut-pas-faire-de-mal>

Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

Date	Thème	Organisateurs/ intervenants / acteurs	Lieu
Du 15 janvier au 1 ^{er} février 2015	<i>Caligula</i>	Compagnie du Théâtre en Pièces	Théâtre de l'Épée de bois (Cartoucherie de Vincennes)
22/01/15	Rencontre	Camusiens du Toulousain	Rens. : anne-yves@wanadoo.fr
24/01/15	« Camus et l'Espagne à partir de Jacqueline Lévi-Valensi »	Hélène Rufat	Café Procope, Paris
14/01/15	<i>Loin des Hommes</i> , film de David Oelhoffen	avec Viggo Mortensen, Reda Kateb d'après la nouvelle « L'Hôte » d'Albert Camus	Sortie dans différentes salles en France
Du 2/12/14 au 28/02/15	Exposition « A Tipaza sur les pas d'Albert Camus »	Photographies d'Henri Maccheroni	Bibliothèque Lettres, Arts et Sciences Humaines Henri Bosco de Nice
10/02/15	<i>Quand Sisyphe se révolte</i> , film d'Abraham Ségal	Projection suivie d'un débat avec le réalisateur et Agnès Spiquel	Cinéma Agnès Varda – Juvisy/Orge
22/03/15	Rencontre	Camusiens du Toulousain	

Analyses

Juste mesure aristotélicienne et Némésis camusienne : des idées communes devenues idées-clés

Françoise KLELTZ-DRAPEAU

Au début de la *Métaphysique*, Aristote rappelle que l'origine de la philosophie est la capacité de « s'étonner »¹. S'interroger sur ce qui semble aller de soi, questionner ce qui est si évident que plus personne ne s'en étonne, telle serait donc la fonction première du philosophe. Or, c'est précisément ce que font Aristote et Camus à propos d'une idée banale, d'un poncif dont ils vont faire un concept. Cette idée est que la mesure est une bonne chose, et, de ce lieu commun, ils vont faire le fil conducteur d'une réflexion novatrice. Même démarche dans l'étonnement philosophique, même objet de réflexion qu'ils puisent dans le fonds commun d'une tradition de la mesure, même forme de raisonnement qui consiste à repartir d'une valeur reconnue : voilà de quoi rapprocher deux penseurs. Pourtant, quand on cherche à Camus des ancêtres dans la pensée grecque, ce n'est pas le nom d'Aristote qui vient en premier. Qu'on se rassure, il ne s'agira pas ici de défendre un paradoxe en faisant de l'auteur de *L'Homme révolté* un aristotélisant patenté. Simplement, nous nous interrogerons sur ce qui relie ces deux auteurs, rarement rapprochés, à partir de la notion de juste mesure chez Aristote et de la Pensée de midi quand elle prend chez Camus la figure de Némésis².

La juste mesure dans la pensée grecque : un poncif devenu concept chez Aristote

Pour saisir les enjeux de la Pensée de midi, un détour par Aristote peut paraître fastidieux, mais c'est un biais qui se révèle pertinent quand on le replace dans l'ensemble de la pensée grecque. En effet, la mesure est chez les Grecs de l'ordre de la « doxa », de l'opinion reçue, et l'on ne recense plus les proverbes et les sentences qui la célèbrent³. Ce que l'on a appelé le « miracle grec » se serait manifesté dans un culte de la mesure où l'on vit pendant des siècles une « médiocrité dorée ». Il fallut attendre Nietzsche pour comprendre que, face à Apollon le mesuré, l'instinct dionysiaque de la démesure équilibrait cette vision édulcorée. La mesure que l'on admirait chez les Grecs comme si elle leur était innée était en fait le résultat d'un douloureux effort contre leur nature première. Comme Camus dont Jean Grenier disait : « il possédait la violence, il a acquis la mesure »⁴, la Grèce ne maîtrise pas la mesure de façon spontanée. Pour le dire en termes aristotéliciens, la mesure passe de la puissance à l'acte : elle est « potentiellement » dans la culture grecque, mais c'est un germe qu'il faut élaborer pour l'amener du virtuel au réel. Elle n'est pas plus naturelle à la Grèce qu'à Camus, et les deux eurent à faire un patient travail pour la manifester et se départir de leur fascination pour le démesuré. Comme la grâce de la danseuse, comme l'aisance de l'écriture de

¹ ARISTOTE, *Métaphysique A*, 2, 982b 12.

² Le présent article complète et approfondit une intervention aux Rencontres méditerranéennes Albert Camus à Lourmarin en octobre 2013 (à paraître). Il reprend une conférence faite au Procope pour la société des Études camusiennes le 17 mai 2014. On trouvera également une présentation de ce thème dans « Éthique aristotélicienne et éthique camusienne, penser la mesure » in *Camus et l'éthique*, sous la direction d'Ève MORISI, Paris, Classiques Garnier, 2014.

³ Françoise KLELTZ-DRAPEAU, *Une dette à l'égard de la culture grecque : la juste mesure d'Aristote*, Paris, L'Harmattan, 2012.

⁴ Jean GRENIER, « Préface » du volume des œuvres de Camus, *Théâtre, Récits, Nouvelles*, Gallimard, « La Pléiade », 1995, p. XV.

Camus, l'art grec connaît et s'impose de contraignantes limites. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus montre comment l'effort qui consiste à imposer des bornes à une nature spontanément excessive est ce qui crée l'aisance chez ces artistes « qui connaissent leurs limites, ne les excèdent jamais, et dans cet intervalle précaire où leur esprit s'installe, ont toute la merveilleuse aisance des maîtres. Et c'est bien là le génie : l'intelligence qui connaît ses frontières » (OC I, p. 267-268). C'est en ce sens, en effet, que les Grecs sont artistes.

La mesure régit leur univers physique puisque, comme le rappelle le fragment 94 d'Héraclite que Camus cite dans « L'Exil d'Hélène » : « Le soleil n'outrépassera pas ses bornes, sinon les Érinyes qui gardent la justice sauront le découvrir. » (OC III, p. 598) Or, si l'on passe du cosmos au monde d'ici-bas, c'est sur la scène politique et la scène théâtrale que la mesure grecque s'impose, voire se répète comme un leitmotiv. La vie de la collectivité humaine, en d'autres termes le domaine du politique, se voulait, du moins dans les démocraties, le lieu de la mesure. Solon par exemple prône un régime modéré. La parole, équitablement répartie, en un temps d'expression soigneusement mesuré, est mise au centre de la cité, partagée entre des citoyens qui poussèrent si loin le sens de la mesure qu'ils n'hésitèrent pas à ostraciser Aristide au motif que cet homme était si « extraordinairement » juste que cet excès, fût-il de justice, excédait la juste mesure de la collectivité. Cet idéal de modération est celui que défend Aristote dans ses œuvres politiques⁵. Cette répulsion et cette fascination pour l'excès, l'hybris, la scène théâtrale en est le creuset à partir duquel, selon la belle métaphore de Hugo dans son *William Shakespeare*, la populace du Pirée devient le peuple d'Athènes. Camus, dans « Sur l'avenir de la tragédie » résume parfaitement l'importance de ce sens des limites que les Grecs appelaient la mesure :

Le thème constant de la tragédie antique est ainsi la limite qu'il ne faut pas dépasser. De part et d'autre de cette limite se rencontrent des forces également légitimes dans un affrontement vibrant et ininterrompu. Se tromper sur cette limite, vouloir rompre cet équilibre, c'est périr. (OC III, p. 1115)

Face à l'excès des héros, c'est le chœur qui les rappelle à la mesure en reprenant les formules ancestrales, celles des sages. Ces célébrations lapidaires s'inscrivaient aux frontons des temples, à Delphes en particulier, sanctuaire apollinien et centre mesuré du monde, cependant si proche du Parnasse et de la démesure dionysiaque dont Euripide donne à voir les délires et les séductions. Le « connais-toi toi-même » en est l'exemple le plus célèbre puisqu'il invite chacun à connaître son exacte mesure, entre surhomme et sous-homme. Ce n'est pas entre le bien et le mal que la Grèce oscille à la recherche de sa mesure, mais entre l'excès et le défaut. Cette difficile visée de l'équilibre doit atteindre une cible, point unique au centre d'une multitude de contraires. L'art de l'archer rejoint celui du politique oscillant entre les dérives des régimes excessifs, du pilote de bateau naviguant entre Charybde et Scylla, du médecin enfin. En effet, le corpus hippocratique vise à atteindre la santé, physique ou mentale, comme le parfait juste-milieu, le « méson », entre le trop ou le trop peu de nourriture ou d'exercice, entre l'intérieur et l'extérieur, entre le corps et l'esprit, entre les quatre humeurs qui doivent mutuellement s'équilibrer. Aussi fragile et précieuse que la santé, la mesure grecque a donc cette paradoxale sérénité que l'on trouve au centre d'un cyclone, là où les forces contraires s'anéantissent les unes les autres, point de tension et de rupture.

C'est à cette source tragique qu'Aristote va chercher sa juste mesure, et ce retour à une sagesse antique se fait par-delà les rationalisations qu'avait proposées Platon⁶. En ce qui concerne spécifiquement la « mésotès », terme que l'on traduit habituellement par juste mesure, il est évident qu'Aristote part du terreau traditionnel que lui donne la culture grecque, mais il va élaborer ces poncifs jusqu'à en faire des concepts. Pour comprendre ce lent travail d'élaboration sur le banal juste

⁵ ARISTOTE, *Politique*, en particulier livre III.

⁶ Pour approfondir ce point, nous renvoyons à Pierre AUBENQUE, *La Prudence chez Aristote*, Paris, PUF, 1963.

milieu, il faut brièvement rappeler quelques aspects de la conception de l'être chez Aristote. Le monde de ce philosophe est scindé et il y a un hiatus entre d'une part le monde parfait et régulier des astres, et d'autre part notre « bas monde », ce lieu de la contingence qu'on appelle le sublunaire. L'ensemble du corpus aristotélicien montre comment dans le premier « tout n'est qu'ordre et beauté », pourrait-on dire en paraphrasant Baudelaire, tandis que dans le second on est dans l'ordre de ce qui peut « être ou ne pas être »⁷, ainsi que le dit le philosophe en une formule qui annonce Shakespeare. Si le supralunaire est un cosmos naturellement beau et mesuré, notre monde, lui, est inachevé et on doit le parfaire si l'on veut y faire régner la mesure. Domaine de la démesure et de l'absurde, pourrait-on dire en termes camusiens, ce monde par sa contingence est curieusement ce qui nous ouvre l'espace de la liberté. Puisque rien n'y est déterminé et mesuré, alors nous allons pouvoir, librement, agir sur lui. Loin du monde mathématiquement mesuré qui est celui du *Timée* de Platon, le monde de l'*Éthique à Nicomaque* devra être mesuré par la prudence des hommes. Entre les écueils du nihilisme ou d'un complet empirisme, entre les excès du rationnel et de l'irrationnel, le héros d'Aristote doit maintenir le cap, puisque comme l'homme de 1957 selon le *Discours de Suède*, il est « embarqué ». La métaphore camusienne de la « galère de notre temps » fait écho à l'image de la « navigation seconde »⁸ chez Aristote : quand la navigation première, c'est-à-dire avec des voiles, est rendue impossible par l'excès ou le défaut de vent, alors il faut, dit explicitement le texte « sortir les rames », et, pour atteindre la mesure, renoncer à l'idéal platonicien en usant de modestes pis-aller. Être mesuré consiste donc pour lui à mesurer ses ambitions, à limiter son idéal, avec un sens des réalités qui peut confiner parfois à l'opportunisme. Le sens de la mesure, c'est savoir s'adapter à la mesure des choses, même si elles semblent parfois bien basses et exigent quelques compromissions morales, comme chaque fois que l'on doit se contenter d'un pis-aller.

C'est en effet dans l'*Éthique à Nicomaque* qu'Aristote va essentiellement développer sa conceptualisation de la banale célébration de la mesure pour en faire une véritable notion philosophique. L'*Éthique* qui s'ouvre sur le thème du bonheur et se referme sur celui du plaisir n'a rien d'un texte « moralisateur » au sens péjoratif de ce terme. Elle se recentre sur l'« arètè », que l'on traduit trop facilement par « vertu » mais qui en réalité désigne l'« excellence » qui consiste à toujours viser un juste-milieu entre deux vices contraires qui sont l'excès et le défaut. Aristote y consacre le livre II de l'*Éthique* et, dans cette conception de la vertu et de la justice comme médiété, le plus remarquable est l'affirmation que ceux qui sont, par autrui ou par eux-mêmes, contraints d'agir vertueusement mais le font sans plaisir, ne sont pas vertueux. Ni justes, ni excellents, ces hommes chez qui le plaisir ne se surajoute pas à l'acte mesuré qui seul permet d'atteindre la vertu éthique sont le contraire de celui qu'Aristote appelle le « prudent ». Ce qualificatif, devenu terne à notre époque, caractérise le « spoudaios », le « valeureux » au double sens de « homme de valeur » et d'« homme qui édicte les valeurs » en donnant à chacun sa « juste mesure ». Cela conduit Aristote à définir l'éthique comme « une disposition à agir consistant en une juste mesure relative à nous et telle que la déterminerait l'homme prudent »⁹. Le philosophe a compris qu'en faisant consister la vertu dans la juste mesure et en faisant déterminer cette dernière par un homme, fût-il prudent, il fallait un garde-fou pour éviter le totalitarisme des justes mesures et la dictature des vertueux : seule la démocratie tempérée pourra protéger de lui-même celui que l'on considère comme le valeureux. Pour ce faire, on lui imposera de mettre ses évaluations au centre de débats contradictoires menés au cœur de la collectivité politique. Si le régime est équitable, le pouvoir y sera mesuré dans la mesure où chaque citoyen pourra être, alternativement, gouverné et gouvernant, peuple obéissant aux lois et souverain édictant des lois qui seront justes si elles sont mesurées et discutées en commun. Pour reprendre une expression camusienne, il faudrait dire que, dans l'éthique et la politique d'Aristote, au dictateur, toujours « solitaire » même s'il défend une cause

⁷ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, VI,4, 1140a12.

⁸ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, II,1109 a35.

⁹ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, II,6, 1106b36.

juste, c'est la communauté « solidaire » qui rappellera la mesure. Camus avait compris cette dimension collective de la mesure antique, en observant, dans *L'Homme révolté*, que « quoi que nous fassions, la démesure gardera toujours sa place dans le cœur de l'homme, à l'endroit de la solitude » (OC III, p. 320). Au terme de ce bref survol, il apparaît donc qu'Aristote a caractérisé son éthique par une notion « commune », au double sens de « collective » et de « traditionnelle », et pourtant sa morale est particulièrement élaborée. Même si elle n'a pas la structure quasi mathématique que l'on trouve chez Platon, elle est une réflexion rigoureuse sur la mesure qui n'a rien d'un vague empirisme se contentant de répéter des proverbes éculés sur le juste-milieu.

La pensée de midi chez Camus : la juste mesure de Némésis

La pensée de midi chez Camus a fait l'objet de nombreuses analyses¹⁰, mais nous voudrions reprendre cette question par les chemins qui ont été ouverts grâce aux pertinentes études de la Némésis camusienne¹¹. Ces textes rappellent des points essentiels. En premier lieu insistons sur l'étymologie en renvoyant au dictionnaire de Pierre Chantraine¹² qui associe Némésis à « némô », verbe dont le sens originel est « attribuer, répartir équitablement » et qui est aussi apparenté à « nomos », la loi en tant qu'elle est juste répartition, donc respect d'une mesure équitable entre les uns et les autres. La mythologie explique également le lien entre la mesure et Némésis, curieuse divinité, fille de la Nuit mais qui est aussi présentée parfois comme la mère de la lumineuse Hélène. Elle est associée aux Érinyes, divinités de la vengeance, et Hésiode nous apprend que « Nuit la pernicieuse enfanta Némésis fléau des hommes mortels »¹³, tandis que Pindare évoque la « jalouse Némésis »¹⁴. Cependant, Héraclite présente les Érinyes comme les « auxiliaires de la justice » qui font respecter les mesures (métra) au Soleil lui-même afin qu'il n'outrepasse pas ses limites¹⁵. Platon reprend ce lien en présentant Némésis comme « dikès angelos », « messagère de la justice »¹⁶. Il y aurait en effet une dualité dans cette divinité qui irait de la vengeance à la justice, comme les Érinyes chez Eschyle deviennent les « bienveillantes », les Euménides. Camus, en excellent connaisseur des paradoxes de la mythologie, le rappelle au début de « L'Exil d'Hélène », « Némésis veille, déesse de la mesure, non de la vengeance. Tous ceux qui dépassent la limite sont, par elle, impitoyablement châtiés. » (OC III, p. 597). Pour reprendre la belle formule d'Agnès Spiquel, la fille de la Nuit devient la figure du Midi et la dernière partie de *L'Homme révolté* montre en Némésis une « aurore au cœur de la nuit européenne ». On sait que Camus voulait consacrer le troisième cycle de son œuvre à l'amour et le mettre sous le signe de Némésis. Associer ainsi mesure et amour montre que, comme chez Aristote, la juste mesure est une clé de voûte qui ne peut se confondre avec un tiède juste-milieu louis-philippard. Nombreux sont les textes de Camus qui exaltent la mesure, et la lecture de ses *Carnets* prouve que ce retour aux sources méditerranéennes irrigue sa pensée depuis le début. Il évoque, dès février 1938, ce désir de trouver une mesure dans la démesure, et en août 1957 il invoque encore cette nécessité d'exalter les contraires, la mesure comme lieu de contradiction, entre soleil et ténèbres. Une phrase de juillet 1953 résume ce rapport ambigu : « La démesure, la folie, l'abîme, ce sont là secrets, et risques, pour quelques-uns, et qu'il

¹⁰ J. CHABOT, *Albert Camus, la pensée de midi*, 2002; T. FABRE, *Éloge de la pensée de midi*, Actes Sud, 2007; J.-F. MATTEI, *Albert Camus et la pensée de Midi*, Chemins de la Pensée, Ovidia, 2008; M. ONFRAY, *La Pensée de midi : archéologie d'une gauche libertaire*, Galilée, 2007; *Philosophie Magazine*, Hors-Série n°17, avril 2013.

¹¹ Agnès SPIQUEL, « Némésis, une pensée de Midi ? », *Perspective*, revue de l'université hébraïque de Jérusalem, n°5, 1998; Laurence VIGLIENO, « Némésis, déesse inspiratrice du dernier Camus ? » in *Albert Camus et la Grèce*, Rencontres Méditerranéennes Albert Camus, Éditions du Sud, 2007.

¹² Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Klincksieck, 1980, article Némésis et némô.

¹³ HÉSIODE, *Théogonie*, vers 223.

¹⁴ PINDARE, *Olympique VIII*, vers 85.

¹⁵ HÉRACLITE, *fragment 94*, cité par Camus dans « L'Exil d'Hélène », OC III, p.598.

¹⁶ PLATON, *Les Lois IV*, 717d2.

faut taire ou tout au plus suggérer, à peine. » (OC IV, p. 1161). Ce drame visiblement intime de la mesure est mis en scène dans *Les Justes*. Dora rappelle que, précisément lorsqu'on aspire à la justice, il faut respecter la mesure. Elle donne ainsi un « sens plus pur aux mots de la tribu » en revivifiant la commune expression de la juste mesure. Elle l'associe à la limite qu'il faut imposer à la défense de toutes les causes, y compris des plus justes : « Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites » (OC III, p. 22). En se demandant si l'on peut aimer la justice avec tendresse, en réclamant « pitié pour les justes » (p. 31), Dora annonce Némésis devenue Amour, et quand elle déclare : « Nous voilà condamnés à être plus grands que nous-mêmes » (p. 49), elle rappelle ce risque d'hybris, cet excès de justice qui frappe jusqu'aux plus justes, comme nous le mentionnions précédemment à propos de l'ostracisme d'Aristide.

Ce n'est pas au théâtre mais dans *L'Homme révolté* que Camus va donner une conception particulièrement élaborée de ce sens de la mesure qui, sous l'égide de Némésis, caractérise la Pensée de midi. Prise entre l'idéalisme du « yogi » et le cynisme du « commissaire », la révolte, si elle pouvait fonder une éthique, devrait proposer une « philosophie des limites » (OC III, p. 309). À cette apologie grecque de la limite, Camus ajoute l'idée que les notions de liberté et de justice absolues vont trouver l'une dans l'autre leur limite, se contrebalançant et s'équilibrant comme les plateaux d'une balance. Pour cette raison, celui qui voudrait penser les contradictions actuelles de la révolte devrait demander à Némésis son inspiration. On trouverait alors ce génie particulier dont le texte rappelle que, comme pour un artiste, il « est une révolte qui a créé sa propre mesure » (p. 294). Au-delà d'un rationalisme du Nord devenu fou, *L'Homme révolté* retrouve « ce contrepois, cet esprit qui mesure la vie » et qui « anime la longue tradition de ce qu'on peut appeler la pensée solaire et où, depuis les Grecs, la nature a toujours été équilibrée au devenir » (p. 317). Camus achève ce panorama historique :

La commune contre l'État, la société concrète contre la société absolutiste, la liberté réfléchie contre la tyrannie rationnelle, l'individualisme altruiste enfin contre la colonisation des masses, sont alors les antinomies qui traduisent, une fois de plus, la longue confrontation entre la mesure et la démesure qui anime l'histoire de l'Occident, depuis le monde antique. (OC III, p. 317)

Camus peut alors critiquer ce préjugé qui voulait que « l'homme délivré de la démesure en soit réduit à une sagesse pauvre » puisque seul le révolté connaît la valeur de la mesure : « La mesure, née de la révolte, ne peut se vivre que par la révolte. Elle est un conflit constant, perpétuellement suscité et maîtrisé par l'intelligence. Elle ne triomphe ni de l'impossible ni de l'abîme. Elle s'équilibre à eux » (p. 320). On le voit, cette conception est le contraire d'un conformisme petit-bourgeois auquel pourrait toujours se réduire un goût pour le compromis et un centrisme sans éclat. Pour comprendre cette dimension tragique qui évoque la scission qui traverse également le monde d'Aristote, il suffit d'écouter la fin de *L'Homme révolté* : « Mais la vraie vie est présente au cœur de ce déchirement. Elle est ce déchirement lui-même, l'esprit qui plane sur des volcans de lumière, la folie de l'équité, l'intransigeance exténuante de la mesure. » (p. 321). Face à cette intensité de la mesure, nous comprenons pourquoi Camus peut dans *L'Homme révolté* oser soutenir qu'en 1950 c'est la démesure qui est un « confort », et parfois même une « carrière ». Cette démesure pouvait aller jusqu'à la sainteté, quand elle se payait au prix fort, par exemple avec la folie de Nietzsche, en revanche, cette « ivrognerie de l'âme qui s'exhibe sur la scène de notre culture » n'est qu'un pâle avatar du vertige de l'hybris. Les actuels adeptes de la démesure ne sont pas Prométhée, car jamais ce dernier n'eut « cette face d'ilote ou de procureur ». À l'inverse, la mesure « est une pure tension. Elle sourit sans doute et nos convulsionnaires, voués à de laborieuses apocalypses, l'en méprisent. Mais ce sourire resplendit au sommet d'un interminable effort » (p. 319). C'est pourquoi la démesure meurt ou finit par créer sa propre mesure, et c'est cette mesure ultime que célèbre Camus, lui qui si souvent fut critiqué comme celui qui entre les extrêmes aurait refusé de choisir : alors qu'il tentait de maintenir le dialogue entre les positions les plus contraires on ne vit en lui que lâcheté ou tiédeur. Pourtant, son aspiration à la mesure supposait cette « interminable tension et la sérénité

crispée dont parle le poète » (p. 321). Cette référence à René Char dans le chapitre « Au-delà du nihilisme » qui clôt *L'Homme révolté* illustre avec force le lien entre l'homme mesuré et le révolté. Ce lien, c'est la mesure même de l'homme. Celle que célébrait Pindare, celle que Valéry dans *Le cimetière marin* ou Camus dans *Le Mythe de Sisyphe* mettent en exergue, en vrais méditerranéens : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible »¹⁷. Aristote, déjà, par-delà les ambitions des âmes platoniciennes, conseillait de retrouver cette juste mesure de l'homme, qui ouvre le champ du possible, se situant à égale distance des bêtes et des dieux¹⁸. C'est ainsi que nous comprenons les affirmations de la fin de *L'Homme révolté* :

[...] la seule règle qui soit originale aujourd'hui : apprendre à vivre et à mourir, et, pour être homme, refuser d'être dieu.

Au midi de la pensée, le révolté refuse ainsi la divinité pour partager les luttes et le destin communs. Nous choisirons Ithaque, la terre fidèle, la pensée audacieuse et frugale, l'action lucide, la générosité de l'homme qui sait. [...] À cette heure où chacun d'entre nous doit tendre l'arc pour refaire ses preuves, conquérir, dans et contre l'histoire, ce qu'il possède déjà, la maigre moisson de ses champs, le bref amour de cette terre, à l'heure où naît enfin un homme, il faut laisser l'époque à ses fureurs adolescentes. L'arc se tord, le bois crie. Au sommet de la plus haute tension va jaillir l'élan d'une droite flèche, du trait le plus dur et le plus libre. (OC III, p. 323-324)

Dans ce finale superbe la parenté avec la pensée grecque du refus de l'excès se manifeste clairement. On y retrouve les principaux éléments que la tradition utilisait pour présenter la mesure : le refus de l'hybris qui consiste à vouloir se faire dieu, l'importance de la collectivité politique pour tempérer les caractères trop forts, le personnage d'Ulysse comme modèle de la prudence, la figure de l'archer qui vise l'exact juste-milieu de la cible. Or, toutes ces métaphores classiques de la mesure sont dans *L'Éthique à Nicomaque*, et c'est en ce sens que la démarche camusienne rejoint celle d'Aristote. Il s'agit en effet de revivifier une mesure endormie sur ses lauriers. Pour Aristote, il fallait redonner à voir l'originalité sous l'idée devenue trop « reçue » ; pour Camus, il fallait rappeler aux hommes de son temps que ce n'est pas dans la démesure devenue bien-pensante qu'on trouvera le lyrisme indispensable à l'action. Camus en fut très tôt conscient, puisque c'est en 1948 qu'il dédia à Char « L'Exil d'Hélène » qui sera repris dans *L'Été* en 1959. Rares sont les textes contemporains qui surent à ce point faire comprendre que la mesure des Grecs était l'inverse de ce que nous appelons médiocrité. Il l'explique dès la première page :

Nous avons exilé la beauté, les Grecs ont pris les armes pour elle. Première différence, mais qui vient de loin. La pensée grecque s'est toujours retranchée sur l'idée de limite. Elle n'a rien poussé à bout, ni le sacré, ni la raison, parce qu'elle n'a rien nié, ni le sacré, ni la raison. Elle a fait la part de tout, équilibrant l'ombre par la lumière. Notre Europe, au contraire, lancée à la conquête de la totalité, est fille de la démesure. (OC III, p. 597)

C'est pourquoi Camus trouve indécent que nous nous proclamions les héritiers de la Grèce : ayant trahi son sens de la mesure, nous n'en sommes que les « fils renégats » (p. 598). Les Grecs n'avaient pas de la mesure une vision idyllique, et Camus rappelle qu'ils n'ont jamais affirmé que les limites ne pouvaient être transgressées. Ils estimaient simplement que les limites existaient et que, si l'homme les franchissait, il était frappé par les gardiennes de la mesure (p. 600). Cette mesure de l'homme réapparaît dans le personnage d'Ulysse dont Camus nous rappelle que, quand il eut chez Calypso à choisir entre l'immortalité et la terre de la patrie, il choisit la terre. Cette humilité est la fierté de l'homme qui est « fidélité à ses limites, amour clairvoyant de sa condition » (p. 600). Un homme est ce curieux être dont la liberté consiste à se donner des limites, et, pour reprendre l'expression employée par le père de Jacques Cormery, « un homme, ça s'empêche » (OC IV, p.

¹⁷ PINDARE, *Pythique III*, v. 109.

¹⁸ Françoise KLELTZ-DRAPEAU, *Une dette à l'égard de la culture grecque : la juste mesure d'Aristote*, Paris, L'Harmattan, 2012.

779). Quand il transgresse les limites qui, au sens propre, le définissent comme un homme, l'homme perd cette humanité dont Aristote estimait qu'elle ne pouvait se manifester que dans la collectivité. Pour le philosophe grec, on pourrait dire en termes camusiens que celui qui ne « s'empêche » pas s'exclut. Cela peut être mis en relation avec l'affirmation de *La Politique* selon laquelle l'homme qui se met en dehors de la communauté est « ou bien un dieu, ou bien une bête »¹⁹. « L'Exil d'Hélène » ne cite pas Aristote pour décrire cette transgression, mais Héraclite pour qui la « démesure est un incendie » (p. 599). Camus évoque alors le cri de Saint-Exupéry « je hais mon époque », mais le discours de réception du Prix Nobel rappelle que, même si la galère de notre temps sent le hareng et que le cap est mal pris, nous sommes « embarqués » dans ce siècle. Aristote ne pensait pas autrement quand, revenu de l'idéalisme qui pouvait encore illuminer l'époque de Platon, il écrit une morale pour penser et vivre par gros temps, en sortant les rames pour ne pas sombrer²⁰. Cet espoir de Camus qui veut que l'admirable liberté de la création artistique soit la juste mesure qui sauvera notre temps, il éclate dans les dernières phrases de « L'Exil d'Hélène » :

L'ignorance reconnue, le refus du fanatisme, les bornes du monde et de l'homme, le visage aimé, la beauté enfin, voici le camp où nous rejoindrons les Grecs. D'une certaine manière, le sens de l'histoire de demain n'est pas celui qu'on croit. Il est dans la lutte entre la création et l'inquisition. Malgré le prix que coûteront aux artistes leurs mains vides, on peut espérer leur victoire. Une fois de plus, la philosophie des ténèbres se dissipera au-dessus de la mer éclatante. Ô pensée de midi, la guerre de Troie se livre loin des champs de bataille ! Cette fois encore, les murs terribles de la cité moderne tomberont pour livrer, « âme sereine comme le calme des mers », la beauté d'Hélène. (*OC III*, p. 601)

Enjeux et risques d'une dérive actuelle de la mesure

Devrions-nous alors estimer que tout est pour le mieux dans le plus mesuré des mondes ? Peut-on croire que l'aboutissement d'une éthique camusienne de la mesure, ce serait une belle œuvre, *La Peste*, pour ne pas augmenter le malheur du monde en nommant mal un objet, *Les Justes*, pour réhabiliter les meurtriers délicats, ou « L'Exil d'Hélène », pour dire avec lyrisme notre dette à l'égard de la mesure grecque ? Est-ce ainsi seulement que Camus est actuel, écrivain pour le Bac de Français ou « philosophe de Terminale » ? Faudrait-il le laisser dans la République des Lettres, parce que, comme le rappelle Enrico Ruffi²¹, il y dérange moins que dans la République française ? Ce serait oublier que, comme l'affirmait Aristote, « l'homme est par nature un animal politique qui dispose de la parole et de la raison »²². Politique car il vit en collectivité et n'est pas seulement un « politicien », l'homme maîtrise le « logos », cette faculté de raisonner et de parler avec les autres hommes, de leur dire ce qu'il pense et, si possible, de le dire bien et avec exactitude. Mais que fait-on après, quelle leçon concrète tire-t-on de ces belles paroles sur la mesure et comment passe-t-on de la République des Lettres à celle des citoyens à qui on vient de rappeler les enjeux de la juste mesure ? Pour répondre à ces questions, *L'Homme révolté* donne une lueur d'espoir politique :

Et déjà, en effet, la révolte, sans prétendre à tout résoudre, peut au moins faire face. Dès cet instant, midi ruisselle sur le mouvement même de l'histoire. Autour de ce brasier dévorant, des combats d'ombres s'agitent un moment, puis disparaissent, et des aveugles, touchant leurs paupières, s'écrient que ceci est l'histoire. (*OC III*, p. 323)

Pour qui connaît la *République*, celle de Platon et aussi celle de notre époque, ce combat entre les ombres de l'ignorance et la lumière d'un savoir renouvelé peut évoquer l'allégorie de la caverne²³.

¹⁹ ARISTOTE, *Politique*, I, 1253 a 29.

²⁰ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, en particulier les livres II et VI.

²¹ Enrico RUFFI, « Albert Camus et la France » in *Albert Camus et la Grèce*, p. 152, Les écritures du Sud, 2007.

²² ARISTOTE, *Politique*, I, 1253a7 et suivantes.

²³ PLATON, *République VII*, 514a et suivantes

Camus y jouerait le rôle de l'ancien prisonnier, celui que le savoir libère, mais qui doit revenir dans la caverne pour dire à ses contemporains encore enfermés dans leurs croyances ce qui est juste et vrai. Il doit leur donner à voir la réelle Pensée de midi, et non ce pâle reflet de la mesure dont on se délecte encore dans l'obscurantisme de la caverne. Aristote et Camus, à l'occasion de leur réflexion sur la mesure, mettent en évidence le lien entre l'éthique et le politique et c'est en cela qu'ils sont des penseurs pour temps de crise, et en cela aussi qu'ils peuvent inquiéter les conformistes et les tièdes. Ils ont repris ce sens de la mesure qui avait été rejeté par les bâtisseurs de systèmes qui l'avaient trouvé trop rebattu, trop commun, pour être digne de la philosophie. De cette pierre qu'on avait renvoyée dans le fonds commun de la culture, en oubliant que la politique peut aussi repartir de ces lieux de consensus que sont les lieux communs, ils ont fait une pierre angulaire de l'architecture de leur réflexion.

Cependant, ne rêvons pas, la juste mesure aristotélicienne et la pensée de midi camusienne courent toujours le risque de la récupération. En temps de crise, même les pensées les plus profondes peuvent être trahies, et c'est ce qui risquerait d'advenir à la pensée de la mesure. Notre époque assiste à un effrayant dévoiement de cette notion : après avoir éprouvé tant d'inquiétudes justifiées par rapport aux dérives de la démesure et de l'irrationnel, on a, par un étonnant retour de balancier, décidé de faire systématiquement de la mesure une divinité, quitte à ce que les mesures qu'on célèbre soient faussées. C'est ce que pourraient illustrer ces dérives dans l'usage des mesures, que l'on nomme la « métromanie », mais cela est un autre sujet.

Nous nous en tiendrons au sens éthique de la mesure, pour que le sens critique et la capacité philosophique qu'a tout homme de s'étonner encore devant ce qui ne choque plus personne, puissent faire de nous les héritiers d'Aristote et de Camus. Si, en effet, « Némésis veille », puisse-t-elle nous rappeler à la juste mesure, par-delà les versions tièdes ou calculatrices qui tenteraient aujourd'hui de se faire passer pour elle.

L'EXIL ET LE ROYAUME : UN CHEMIN SEMÉ D'EMBÛCHES²⁴

Marie-Thérèse BLONDEAU

1937 : *L'Envers et l'Endroit*, 1957 : *L'Exil et le Royaume*. Vingt ans séparent ces deux recueils dont les titres semblent se répondre et qui marquent les extrêmes de l'œuvre publiée²⁵. Ils sont tous deux construits sur une opposition de valeurs positives et négatives indiquant un incessant mouvement de l'un à l'autre. C'est le dernier des grands livres de Camus publiés de son vivant. Le recueil se compose de six nouvelles ; il est dédié « À Francine », son épouse. Après les cycles de l'Absurde (Sisyphé) et de la Révolte (Prométhée), il envisage dès 1950 celui de Némésis²⁶, déesse grecque de la mesure, cycle qu'il précise en 1956 dans une note des *Carnets* : « Le troisième étage, c'est l'amour : le Premier Homme. Don Faust. Le mythe de Némésis. » (OC IV, p. 1245). Parallèlement à ces nouvelles, il travaille à un nouveau roman : *Le Premier Homme* et à des adaptations théâtrales : *Requiem pour une nonne* et *Les Possédés*. Il a publié en 1953, *Actuelles II*, en 1954 *L'Été*, en 1956 *La Chute*, à l'origine une des nouvelles de *L'Exil et le Royaume*, comme il le rappelle dans le « Prière d'insérer » du recueil : « *La Chute*, avant de devenir un long récit, faisait partie de *L'Exil et le Royaume* » (OC IV, p.123). La note des *Carnets* de 1956, déjà citée, précisait : « Avant le troisième étage : nouvelles d'« un héros de notre temps ». Thème du jugement et de l'exil ». Il s'agissait de *La Chute*. En 1957 paraissent aussi *Réflexions sur la guillotine*. Les nouvelles ont été écrites dans un contexte personnel difficile pour Camus et, à l'intérieur du recueil, l'itinéraire de l'exil au royaume apparaît comme un chemin semé d'embûches.

Un contexte difficile

L'Étranger et la direction de *Combat* ont donné à Camus une notoriété certaine et en 1947, *La Peste* fut un immense succès. Pourtant, ce récit lui a tant coûté qu'il ne se sent pas la force d'entreprendre *Le Premier Homme* ; la forme courte lui convient bien ; en mars 1954 il confie à Franck Jotterand, dans un entretien pour *La Gazette de Lausanne* : « J'écris en ce moment des nouvelles. C'est un peu une transition et je découvre que ce genre me convient. » (OC III, p. 916). Le 8 juillet 1955, il écrit à René Char : « Je me suis remis au travail, quoique péniblement, et j'ai l'impression de sortir un peu d'un tunnel. En août, j'irai seul en Italie prendre un bain d'anonymat et essayer de terminer mes nouvelles »²⁷ et le 24 août 1955, à Jean Grenier : « Des misères de santé ont gâché mon été. Finalement, un voyage en Italie m'a redressé. J'ai travaillé, et terminé, dans sa première version, un volume de nouvelles. Je voudrais les mettre au point à Paris en septembre »²⁸.

À l'époque où il entreprend d'écrire ses nouvelles, Camus traverse une période difficile. Il se demande s'il ne se produit pas un certain tarissement de son œuvre qui serait un tournant : 40 ans ! On aimerait l'enterrer, le confiner dans quelques chroniques. Sa femme souffre d'une grave dépression inscrite au centre de *La Chute*. L'épisode central et symbolique de la jeune fille se jetant dans la Seine, du pont des Arts, renvoie à Francine à Oran et à Paris en 1953.

Il traverse une période de doute après la polémique de *L'Homme révolté*. La querelle avec *Les Temps modernes* (qui débute en mai 1952 avec l'article de Jeanson, se poursuit en août par la réponse de Camus à « Monsieur le Directeur » et la réponse de Sartre dans le même numéro)

²⁴ Mise en forme d'une conférence donnée à Buenos Aires (Argentine) et à Santiago (Chili) en novembre 2013.

²⁵ En 1958, Camus rassemblera ses articles sur l'Algérie dans *Actuelles III. Chroniques algériennes 1939-1958*.

²⁶ OC IV, p. 1093.

²⁷ *Albert Camus-René Char, Correspondance, 1946-1959*, Paris, Gallimard, « NRF », 2010, p. 136.

²⁸ *Albert Camus-Jean Grenier, Correspondance, 1932-1960*, Paris, Gallimard, « NRF », 1981, p. 201.

l'affecte profondément et entraîne sa rupture avec Sartre ; ils étaient pourtant amis et alliés politiques depuis la Libération. Le public les considérait, à tort sans doute, comme les deux maîtres de l'existentialisme bien que Camus se soit toujours défendu d'être « existentialiste ». À la suite de cette polémique qui le laisse fortement déprimé, il quitte la France le 1 décembre 1952 pour des vacances en Algérie. Il visite à nouveau Tipasa, un des lieux de sa jeunesse ; il relatara cette visite dans un essai lyrique, *Retour à Tipasa*. Il voyage aussi dans le sud, qu'il ne connaissait pas. Le 14 décembre, il est à Laghouat, une oasis au pied des Hauts Plateaux, qui servira de décor à « La Femme adultère ». Le 16 décembre, il est à Ghardaïa, ville étrange, sur la terre des Mozabites, une tribu de Musulmans hérétiques qui vivent dans le désert, à l'écart des autres tribus. Sans doute s'est-il souvenu de leur vie austère et de leur culture pour décrire Taghâsa dans « Le Renégat ». En décembre 1954, il voyage en Italie. Fiévreux, grippé, le 11 décembre, il note dans ses *Carnets* : « Se refaire à tout prix une santé. J'ai besoin de ma force. Je ne veux pas que la vie me soit facile mais je veux pouvoir m'égaliser à elle si elle est difficile » (*OC IV*, p.1211). En 1955, il voyage en Grèce où il prend des notes pour des nouvelles : « L'Hôte », « Le Renégat » et un roman : *Le Premier Homme*, qui le ramène à ses sources, *L'Envers et l'Endroit*. Il passe une partie de l'été 55 en Italie et travaille à ses nouvelles. L'une d'elles grossit : ce sera *La Chute*.

Depuis la querelle de *L'Homme révolté*, il vit une sorte de dépression qui paralyse sa création et l'empêche d'écrire. Le Nobel en 1957 relance la dépression. Il a l'impression qu'on veut l'enterrer vivant sous les honneurs. Il s'inquiète du moralisme qu'on lui reproche ; il est fatigué de sa réputation de « vertueux ». Il avoue le plus souvent n'être vertueux que par orgueil, non par devoir. En fait, il se retrouve prisonnier d'un personnage qu'on lui a composé et qu'il ne veut pas assumer.

Le contexte historico-politique est problématique. Camus sort déçu de l'après-guerre : rien ne subsiste des idéaux de la Résistance. S'ensuit la guerre froide et l'affrontement des blocs, mortifère. Il constate impuissant la montée de la violence en Algérie et assiste au déclenchement de la guerre lors de la Toussaint sanglante de 1954. Il suit de près les événements en Afrique du Nord, signe des pétitions, écrit des lettres mais se trouve dans une position idéologique inconfortable. Il a toujours refusé de prendre parti entre les deux blocs : pour lui, il n'y a pas de dictateur privilégié, il renvoie dos à dos les dictatures, de droite comme de gauche.

En Algérie, il recherche une troisième voie. Il est bouleversé par les événements et une guerre qui ne dit pas son nom. Il sait, depuis son enfance dans le quartier pauvre de Belcourt, que tous les Français d'Algérie ne sont ni de gros colons ni de gros industriels. À côté d'eux (quelques milliers seulement), combien d'ouvriers, de petits employés ? Lui-même vient du peuple. Mais, parce qu'il avait pris parti sur les grandes questions de son temps, comme journaliste ou comme écrivain, il est sommé de prendre position sur l'Algérie, de choisir un camp. En janvier 1956, il lance d'Alger un « Appel à la trêve civile » ; il est conspué par les Européens. Son désarroi à propos des événements d'Algérie est celui de « L'Hôte » à la fois tenu pour traître par les gendarmes français et les villageois arabes. Daru découvre finalement, comme Camus, que l'homme est toujours pris dans l'engrenage de l'Histoire.

Dans son recueil, il ne passe pas sous silence les problèmes qui se posent en Algérie à cette époque, en particulier le mur d'incompréhension qui sépare les deux communautés. Ainsi, Janine prend conscience de la fierté des Arabes et « L'Hôte » évoque l'impossible fraternité entre Européens et Arabes. Une différence culturelle les sépare, l'Arabe ne comprend rien à la justice française (il se demande si Daru est le juge), il ne parle pas français alors que Daru parle Arabe, ou du moins, comme beaucoup de Français d'Algérie, il connaît suffisamment de mots pour se faire comprendre. Cependant, Camus finit par se taire sur l'Algérie : « afin de n'ajouter ni à son malheur ni aux bêtises qu'on écrit à son propos » confie-t-il à une note manuscrite datant de février 1957. Le silence aussi peut être action.

Il est de plus en plus isolé par rapport à l'intelligentsia parisienne. Il revient au journalisme abandonné en 1947 (*Combat*) en collaborant brièvement à *L'Express* (1955 -56). Il démissionne en

février 1956, en désaccord avec les articles de Servan-Schreiber sur l'Algérie. Il tente d'échapper à l'isolement qu'il connaît depuis la polémique de *L'Homme révolté*. Mais il se sent à la fois solitaire et solidaire de son époque. Ce sera le sujet de *Jonas*.

Un projet au long cours.

L'idée d'écrire cinq nouvelles apparaît dès 1943 dans les *Carnets* :

Nouvelles. En pleine Révolution le type qui promet la vie sauve à des adversaires. Ensuite un tribunal de son parti les condamne à mort. Il les fait évader.

Id. Un prêtre torturé trahit.

Id. Cyanure. Il ne l'utilise pas pour voir s'il ira jusqu'au bout.

Id. Le type qui tout d'un coup fait de la défense passive. Il soigne les sinistrés. Mais il a gardé le brassard. On le fusille.

Id. Le lâche. (*OC II*, p.1013).

Seule la deuxième sera retenue « Un prêtre torturé trahit » reprise dans « Le Renégat ». En 1951 « Jonas » se profile dans les *Carnets* :

Le créateur. Ses livres l'ont enrichi. Mais il ne les aime pas et il décide d'écrire sa grande œuvre. Il n'écrit qu'elle et la refait sans cesse. Et peu à peu la gêne puis la misère s'installent au foyer. Tout s'écroule et lui vit dans un effrayant bonheur. Les enfants sont malades. Il faut louer l'appartement, vivre dans une seule pièce. Il écrit. La femme devient neurasthénique. Les années passent et dans l'abandon total, il continue. Les enfants fuient. Le jour où sa femme meurt à l'hôpital, il met le point final et celui qui lui annonce son malheur lui entend seulement dire: « Enfin ! » (*OC IV*, p. 1106).

On aura reconnu le thème du mimodrame en deux parties : « La Vie d'artiste » publié en 1953 dans le numéro 8 de la revue oranaise *Simoun*.

En 1952 dans les *Carnets*, on trouve une ébauche de plan très avancée dans laquelle ne figure pas *La Chute*:

Nouvelles sous le titre : Nouvelles de l'exil.

1) Laghouat. La femme adultère.

2) Iguape – la chaleur humaine, l'amitié du coq noir.

3) Les hauts plateaux et le condamné

4) L'artiste qui se retranche (titre : Jonas)

Puis il ne peint plus. Les mains sur les genoux il attend. Maintenant je suis heureux.

5) L'intellectuel et le géôlier.

6) Un esprit confus – le missionnaire progressiste va civiliser les barbares qui lui coupent les oreilles et la langue et le réduisent en esclavage. Il attend le prochain missionnaire et le tue avec haine.

7) Nouvelle sur la folie. (*OC IV*, p. 1140)

Cinq des sept nouvelles se retrouvent dans *l'Exil et le Royaume* : La Femme adultère, La pierre qui pousse (Iguape), L'Hôte (Les hauts plateaux et le condamné) ; Jonas ; Le Renégat (Un esprit confus). Camus a abandonné les nouvelles sur l'intellectuel et le géôlier et sur la folie. Il ajoutera « Les Muets » qui apparaissent deux notes plus haut dans les *Carnets* :

Nouvelle Les Muets.

Des ouvriers rentrent à l'usine (tonnellerie) après l'échec d'une grève. Ils se taisent. La journée à l'atelier.

Dans l'après-midi, hémiplegie du patron. Le contremaître l'annonce à un ouvrier. Celui-ci ne parle pas. Peu après le travail, il pleure, ses bras sur la table. « Même ça, même ça. » (*OC IV*, p. 1140)

À la même époque, on peut suivre dans les *Carnets* le développement de trois nouvelles : « *Nouvelle Brésil* » (La Pierre qui pousse), « Nouvelle hauts Plateaux » (L'Hôte), « Un esprit confus » qui deviendra le sous-titre du *Renégat*²⁹. Deux nouvelles font l'objet de prépublications : « La Femme adultère » (1954 à Alger) « Le Renégat » (dans la NRF du 1 juin 1956, n° 42, sous le titre « L'Esprit confus »). En mars 1957 le recueil est publié.

Structure du recueil : unité dans la diversité.

Il convient d'abord de rappeler le statut de la nouvelle, en France. C'est un récit bref qui peut être réaliste ou fantastique. Il s'agit de parvenir en quelques pages à faire vivre un personnage, à créer une atmosphère, à préciser un nœud. Parce qu'elle est brève, le nombre de personnages est limité, contrairement au roman. L'intérêt se concentre souvent sur un moment de crise. Chaque nouvelle du recueil est autonome. Même si elles paraissent parfois de manière isolée, rassemblées dans un recueil, elles prennent une autre signification, à la fois solitaires et solidaires. On reconnaît là un des thèmes camusiens énoncé sous forme énigmatique dans « Jonas ».

Dès l'origine, Camus a conçu la notion de recueil. Le premier titre envisagé « Nouvelles de l'exil » est remplacé par *L'Exil et le Royaume* qui sonne comme un écho de *L'Envers et l'Endroit* de 1937. Le titre est abstrait, quelque peu énigmatique et exprime une tension caractéristique de tout art authentique pour Camus. Il ne reprend celui d'aucune des nouvelles, contrairement au recueil de Borgès, *El Aleph*, par exemple, dont le titre vient de la dix-septième nouvelle.

Camus prouve qu'il peut écrire des nouvelles dans des teintes différentes comme autant d'exercices de style. Il l'avait déjà montré avec ses récits : *L'Étranger* est différent de *La Peste* dont le style ne ressemble pas à celui de *La Chute*. Le « Prière d'insérer » du recueil revendique une unité dans la diversité :

Un seul thème, pourtant, celui de l'exil, y est traité de six façons différentes, depuis le monologue intérieur jusqu'au récit réaliste [...].

Quant au royaume dont il est question aussi, dans le titre, il coïncide avec une certaine vie libre et nue que nous avons à retrouver, pour renaître enfin. L'exil, à sa manière, nous en montre les chemins, à la seule condition que nous sachions y refuser en même temps la servitude et la possession. (*OC IV*, p. 123)

Mais cette unité affirmée par l'auteur n'est pas facile à trouver. Qu'est-ce qui réunit les destins de la femme d'un marchand d'étoffes, d'un missionnaire fou, d'un tonnelier vieillissant, d'un instituteur, d'un peintre parisien, d'un ingénieur exilé au Brésil? On peut bien sûr trouver une réponse dans le titre qui incarnerait les intentions de l'auteur : l'unité serait alors thématique, chaque nouvelle traiterait de l'exil et/ou du royaume. Mais ce n'est pas aussi facile !

L'attente est un motif qui relie les nouvelles entre elles. « [Janine] attendait, mais elle ne savait quoi ». En haut du fort, elle fixe l'horizon. « Là-bas, plus au sud, à cet endroit où le ciel et la terre se rejoignaient dans une ligne pure, là-bas, lui semblait-il soudain, quelque chose l'attendait qu'elle avait ignoré jusqu'à ce jour et qui pourtant n'avait cessé de lui manquer. » (*OC IV*, p. 13). « [...] j'attends le missionnaire qui doit venir me remplacer [...] J'attendrai, j'attends » (p. 19) énonce le renégat au début de la nouvelle. Le soir, sur la terrasse de sa maison, Yvars « n'avait rien à faire qu'à attendre, doucement, sans trop savoir quoi » (p. 35). On peut supposer, à la fin de « L'Hôte » que Daru attend la mort, après avoir lu l'inscription « tracée à la craie par une main malhabile [sur le tableau noir] : « Tu as livré notre frère. Tu paieras. » (p. 58). À la fin de la

²⁹ *OC IV*, p. 1139-41.

nouvelle éponyme, Jonas, réfugié dans sa soupenne attend son étoile. Après avoir « retourné la toile contre le mur [,]. Épuisé, il attendait, assis, les mains offertes sur ses genoux. » (p. 82)

Tout le monde attend, dans « La Pierre qui pousse » :

Autour de [d'Arrast], les pèlerins attendaient, sans le regarder, impassibles sous l'eau qui descendait des arbres en voiles fins. Lui aussi attendait, devant cette grotte, sous la même brume d'eau, et il ne savait quoi. Il ne cessait d'attendre, en vérité, depuis un mois qu'il était arrivé dans ce pays. Il attendait [...] comme si le travail qu'il était venu faire ici n'était qu'un prétexte, l'occasion d'une surprise, ou d'une rencontre qu'il n'imaginait même pas, mais qui l'aurait attendu, patiemment, au bout du monde. (p. 95)

Si l'unité est difficile à trouver, la diversité s'impose d'emblée.

Les titres indiquent des rôles sociaux dans des domaines différents : vie privée (femme adultère), foi religieuse (renégat), vie sociale (hôte – avec l'ambivalence du mot qui désigne en français, tout comme en espagnol, celui qui reçoit et celui qui est reçu) ; un seul titre nom propre (Jonas, référence biblique) ; un titre énigme (La Pierre qui pousse) ; On peut aussi noter que seules deux nouvelles proposent des sous-titres : « Le Renégat ou Un esprit confus » ; « Jonas ou L'Artiste au travail ».

La diversité imprègne aussi les lieux : trois nouvelles se passent en Algérie, mais dans trois paysages très différents : le sud désertique, Alger, les Hauts Plateaux ; une en Afrique noire, une à Paris, une en Amérique du Sud, au Brésil. On constate donc une ouverture géographique. Quelques remarques s'imposent.

Camus a largement puisé dans ses voyages, dans ses *Carnets* et dans sa vie pour le contexte géographique. L'Algérie, d'abord ; on retrouve ainsi dans « La Femme adultère » le sud désertique et la visite à Laghouat en décembre 1952, dans « Les Muets » son enfance à Alger, ce que montrera, en 1994, dans *Le Premier Homme*, la description de l'atelier de tonnellerie de l'oncle Ernest, modèle de celui des « Muets »³⁰ ; dans « L'Hôte » enfin le souvenir de son voyage sur les Hauts Plateaux algériens en décembre 1952 comme le montre cette note des *Carnets* :

Ceci est la route de Djelfa. Tu trouveras une voiture. Tu l'arrêteras. À Djelfa, on trouve la gendarmerie et le train. Cette piste au contraire traverse les Hauts Plateaux. Tu trouveras à un jour de marche d'ici les premiers pâturages et les nomades. Ils t'accueilleront. Ils sont pauvres et misérables, mais ils donnent tout à l'hôte. (OC IV, p.1140)

Mais il n'est jamais allé en Afrique noire, où il situe « Le Renégat » et a inventé la ville de sel, bien qu'il existe une ville nommée Tagaza au Niger. Il peut s'être aussi inspiré des mines de sel de Taoudennit, au Mali, près de Tombouctou. L'appartement de Jonas à Paris est celui qu'il a habité, rue Séguier, avec sa famille, de fin 1946 à 1950. Enfin, il a largement puisé dans ses notes de voyage en Amérique du Sud de juin à août 1949, au Brésil, en particulier à Iguape.

La narration est à chaque fois originale. Jean Grenier rapporte ces propos de Camus à la date du 6 août 1956, dans ses *Carnets*³¹ : « J'ai voulu à chaque nouvelle changer de style et composer quelque chose d'original ». À propos des *Muets* : « J'ai voulu montrer qu'on pouvait faire du « réalisme socialiste » aux gens d'en face, tout en n'y croyant pas ».

Pour Roger Quilliot, ces nouvelles sont autant de « gammes » : un monologue pour « Le Renégat », un récit réaliste « Les Muets », un récit ironique « Jonas », trois récits mi-réalistes mi-

³⁰ Voir OC IV, p. 816.

³¹ Jean GRENIER, *Carnets 1944-1971*, Editions Seghers, Paris, 1991, p. 202.

symboliques : « La Femme adultère », « L'Hôte », « La Pierre qui pousse », admirable nouvelle à la fin elliptique, selon lui.

Les points de vue sont tout aussi variés. Dans « Le Renégat », écrit à la première personne, le personnage monologue comme le héros de *La Chute*, mais les circonstances sont différentes : il est seul et ne peut proférer aucun son, ses maîtres lui ont coupé la langue. Les autres nouvelles sont à la troisième personne avec variation du point de vue. Dans « La Femme adultère » et « La Pierre qui pousse » un personnage unifie le récit et lui donne son centre ; « Les Muets », « L'Hôte », « Jonas » optent pour un point de vue dominant.

Les personnages présentent aussi une grande diversité. Une seule nouvelle est centrée sur une femme. Son héroïne, Janine, n'est plus très jeune ; sa vie de couple est frustrante, elle ressent une angoisse à l'idée de passer à côté de sa vie ; elle fait l'expérience de l'infini dans le contact avec le désert.

Le Renégat, dont le nom restera inconnu, est un missionnaire qui cherche dans la religion un absolu, le fondement du pouvoir ; il a renié le catholicisme pour la religion animiste de la ville africaine où il est devenu esclave. Seul au milieu du désert, il attend l'arrivée du nouveau missionnaire qu'il compte tuer pour l'empêcher de convertir les habitants de Taghâza, tâche que lui, l'esclave bavard devenu muet, a complètement ratée. Il décrit sa jeunesse, reconstruit son passé selon un ordre chronologique que lui restitue sa mémoire. Repris par ses maîtres il est écartelé et crucifié sur « une selle guerrière ». Il est définitivement réduit au silence par le sorcier qui lui met dans la bouche une poignée de sel.

Yvars, un ouvrier, reprend le travail après l'échec d'une grève dans son atelier ; les ouvriers se murent dans le silence envers le patron, même au moment d'un drame personnel pour lui.

Daru, un instituteur français, en poste sur les Hauts Plateaux algériens, respectueux des Arabes, fait la douloureuse expérience des impasses de la communication entre les deux communautés. On peut retrouver chez lui la position de Camus face au problème algérien.

Jonas, peintre devenu célèbre, n'arrive plus à créer, tant sa célébrité lui vaut d'obligations et d'importuns.³²

D'Arrast, un ingénieur français en poste au Brésil, fait l'expérience de sa différence radicale avec les autochtones mais trouve l'occasion de passer du statut d'étranger à celui de frère. Le rapprochement avec Sisyphe s'impose : il porte la pierre mais contrairement au héros antique, il la pose.

Un chemin semé d'embûches...

Dans le « Prière d'insérer », Camus propose une définition du royaume, nous l'avons vu, mais, à la lecture, la notion d'exil, qu'il ne définit pas, est plus évidente. Il ne s'agit pas ici d'étudier chaque nouvelle en détail, mais de donner des pistes de réflexion.

L'exil désigne un état de perte de quelque chose d'essentiel à l'être humain. Pour Camus, c'est l'« état de “ l'homme privé de”... »³³ (*OC II*, p. 1003). Il peut être historique, géographique ou moral. Dans la Bible, le terme désigne concrètement celui du peuple élu hors de la Terre sainte, en

³² C'est aussi la situation de Camus comme le montre cette note des *Carnets* datant de 1952 : « Tous et toutes sur moi, pour me détruire, réclamant leur part sans répit, sans jamais, jamais, me tendre la main, venir à mon secours, m'aimer enfin pour ce que je suis et afin que je reste ce que je suis. Ils estiment mon énergie sans limite et que je devrais la leur distribuer et les faire vivre. Mais j'ai mis toutes mes forces dans l'exténuante passion de créer et pour le reste je suis le plus démuné et le plus nécessiteux des êtres » (*OC IV*, p. 1135).

³³ Note des *Carnets* datant de 1943, époque où il travaillait à la deuxième version de *La Peste*, récit envahi par le thème de l'exil.

particulier l'exil à Babylone. Faut-il y voir, métaphoriquement, celui de Camus hors de l'Algérie ?

Ce terme apparaît plusieurs fois chez Camus, d'abord dans le titre d'un essai datant de 1948 : « L'Exil d'Hélène », qui paraît en 1954 dans *L'Été* : « Nous avons exilé la beauté, les Grecs ont pris les armes pour elle » (*OC III*, p. 597) écrit-il. Et toujours dans le même recueil, dans « Retour à Tipasa », on peut lire : « Un jour vient où, à force de raideur, plus rien n'émerveille, tout est connu, la vie se passe à recommencer. C'est le temps de l'exil, de la vie sèche, des âmes mortes. Pour revivre, il faut une grâce, l'oubli de soi ou une patrie » (*OC III*, p. 610). Le thème se trouve déjà dans *Le Mythe de Sisyphe* en 1942 et, à partir de 1943, il est amplement développé dans *La Peste*. À cette époque, Camus, coupé de l'Algérie et des siens, en fait l'expérience dans sa chair.

Chaque personnage du recueil de 1957 est muré dans son exil : Janine dans son couple, le Renégat dans sa folie et son erreur, Jonas dans son statut d'artiste, Yvars dans sa condition sociale, Daru entre deux communautés, d'Arrast dans son exil géographique et sa faute.

La notion de royaume apparaît très tôt chez Camus, dès 1936 dans les *Carnets*: « Je suis heureux dans ce monde car mon royaume est de ce monde » (*OC II*, p. 799). C'est un lieu particulier où l'être humain peut s'épanouir ; il a pour envers l'exil. Si pour Camus le royaume n'est pas situé dans un autre monde, la référence religieuse n'en est pas moins omniprésente à la fois dans le titre et dans le recueil de 1957. *La Chute*, titre éminemment religieux, devait à l'origine en faire partie et l'on se souvient que son héros a pris le nom de Jean-Baptiste Clamence, *vox clamantis in deserto*. La première nouvelle du recueil se réfère, par son titre, à l'épisode de la femme adultère ; Jonas renvoie au livre prophétique, le Renégat à la ville de sel du livre de Josué, mais toute la nouvelle est imprégnée de religion, même si elle est détournée dans un sens maléfique comme le Pater Noster revisité ou la crucifixion du héros à la fin. D'Arrast soulageant le coq³⁴ à la fin ne se transforme-t-il pas en héros christique ? La véritable église se trouverait-elle au milieu des pauvres, dans la case où il jette la pierre ?

Le royaume représente le paradis perdu, au-delà des souffrances, du renoncement. Il présente aussi une parenté profonde, un accord avec le monde (« La Femme adultère ») ou les autres (« La Pierre qui pousse »). C'est un lieu rêvé, entrevu ici bas. Au début de « La Femme adultère », Janine regrette une sorte de royaume qu'elle connut dans sa jeunesse : « Sur la côte, les années de jeunesse peuvent être heureuses [...] L'été, les plages, les promenades, le ciel même étaient loin » (*OC IV*, p. 5). Tout comme elle, Yvars a dû renoncer au royaume de sa jeunesse : « L'eau profonde et claire, le fort soleil, les filles, la vie du corps, il n'y avait pas d'autre bonheur dans son pays » (*OC IV*, p.62). N'est-ce pas aussi le cas de Camus ?

Chaque personnage aspire à un royaume. Si le mot « exil » n'apparaît que deux fois dans le recueil, sous la forme du substantif : « Ici, l'exil ou la solitude », pense d'Arrast dans « La Pierre qui pousse », et sous forme adjectivale dans « L'Hôte » : « Partout ailleurs, [Daru] se sentait exilé » (*OC IV*, p. 104 et 48), on compte en revanche sept occurrences de « royaume » en dehors du titre. Ce qui est assez paradoxal, car l'exil est plus mis en scène que le royaume.

Les plus heureux sont les royaumes d'élection : les Hauts Plateaux pour Daru, lieu qu'il avait choisi, dans lequel il pouvait vivre en accord avec lui-même, jusqu'à l'intrusion du gendarme Balduci. Ce royaume est rendu sensible, au début de la nouvelle, par les échappées lyriques. C'est un lieu solitaire, au-dessus des hommes. « Pendant des jours, encore, le ciel inaltérable déverserait sa lumière sèche sur l'étendue solitaire où rien ne rappelait l'homme » (*OC IV*, p. 50). On retrouve la même situation géographique élevée dans « La Femme adultère ». Mais ce royaume est menacé par l'intrusion des hommes et de l'Histoire.

Tout espace de vie, de création et d'échange est menacé ; le royaume peut être de l'ordre du

³⁴

Le coq est un cuisinier.

regret comme le montre la chute des « Muets » : « Il lui raconta tout, en lui tenant la main, comme aux premiers temps de leur mariage. [...] Il aurait voulu être jeune, et que Fernande le fût encore, et ils seraient partis, de l'autre côté de la mer » (*OC*, IV, p. 45).

Ils sont aussi paradoxaux : c'est le désert pour les nomades, dans « La Femme adultère » : « Plus loin encore, et jusqu'à l'horizon, commençait, ocre et gris, le royaume des pierres, où nulle vie n'apparaissait. [...] Les nomades] étaient une poignée à errer sur le vaste territoire qu'elle découvrait du regard, [ils] ne possédaient rien mais ne servaient personne, seigneurs misérables et libres d'un étrange royaume » (*OC* IV, p. 13). Dans « L'Hôte », le Sud est le lieu de la liberté, celui des nomades, une sorte de royaume rêvé ; la soupente de Jonas en est-elle un ?

Ils peuvent enfin être négatifs quand ils sont fondés sur l'asservissement. Le Renégat aspire à un royaume « où dans une seule ville de sel et de fer de noirs tyrans asserviront et posséderont sans pitié ! » (*OC* IV, p. 31).

Le passage de l'un à l'autre est-il possible ?

Le royaume qu'habite Daru au début de la nouvelle, « seigneur » dans son école isolée, est bien modeste, quelque peu négatif « partout ailleurs il se sentait exilé », mais il est à sa taille. La politique l'exile de ce royaume entrevu : « Daru regardait le ciel, le plateau et, au-delà, les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul » (*OC* IV, p. 58). Au début de la nouvelle, il pense qu'il a « de quoi soutenir un siège », à la fin, il est en état de siège, exilé comme les Oranais dans *La Peste*, menacé de mort. La solitude initiale qui lui avait permis d'accéder à un certain royaume le plonge à la fin dans un exil désespérant.

Le passage du royaume à l'exil peut se faire aussi par la découverte de la vérité : ce n'était pas un royaume. C'est ce que vit Yvars quand il prend conscience de la réalité des rapports entre patrons et ouvriers ou d'Arrast confronté à la différence entre les races. Quant au Renégat qui rêve à un « royaume » pervers où tout le monde serait asservi par « de noirs tyrans », il passe de l'exil au faux royaume. Parce qu'il n'a pas su refuser la servitude, il est finalement condamné à un exil total. Jonas, lui, vit en exil parmi les siens, entouré de fâcheux. Dans son cas, la solidarité mène à l'exil. La soupente, où il se retire, serait-elle un royaume même dérisoire ? Le royaume, pour l'artiste, est la solitude dont il a besoin pour créer.

Parfois, au cœur de l'exil, on découvre un royaume : c'est ce que fait Janine dans le désert. Elle « savait seulement que ce royaume, de tout temps, lui avait été promis et que jamais, pourtant, il ne serait le sien, plus jamais, sinon à ce fugitif instant, peut-être, où elle rouvrit les yeux sur le ciel soudain immobile, et sur ses flots de lumière figée, pendant que les bruits qui montaient de la ville arabe se taisaient brusquement. Il lui sembla que le cours du monde venait alors de s'arrêter et que personne, à partir de cet instant, ne vieillirait plus ni ne mourrait. En tous lieux, désormais, la vie était suspendue, sauf dans son cœur où, au même moment, quelqu'un pleurerait de peine et d'émerveillement » (*OC* IV, p. 14).

Parfois l'exil se transforme en royaume, mais seulement si l'on est en état de réceptivité, comme Janine ou d'Arrast. D'Arrast « jeta la pierre au centre de la pièce, sur le feu qui rougeoyait encore. Et là, redressant toute sa taille, énorme soudain, aspirant à goulées désespérées l'odeur de misère et de cendres qu'il reconnaissait, il écouta monter en lui le flot d'une joie obscure et haletante qu'il ne pouvait pas nommer. [...] Le bruit des eaux l'emplissait d'un bonheur tumultueux. Les yeux fermés, il saluait joyeusement sa propre force, il saluait, une fois de plus, la vie qui recommençait » (*OC* IV, p. 111). Une joie identique submerge Janine : « Alors, avec une douceur insupportable, l'eau de la nuit commença d'emplir Janine, submergea le froid, monta peu à

peu du centre obscur de son être et déborda en flots ininterrompus jusqu'à sa bouche pleine de gémissements » (OC IV, p.18). Mais Janine ne garde pas son royaume : elle retourne auprès de son mari. Qu'en est-il pour d'Arrast qui occupe la place vide, dans la pauvre case ? Restera-t-il ? Le Royaume serait-il éphémère, entrevu et destiné à être perdu ?

L'Exil et le Royaume apparaît comme intermédiaire entre l'œuvre déjà écrite et celle du cycle de l'amour et de la mesure qui ne le sera jamais. Il recueille l'héritage des cycles précédents. Si « Le Renégat » montre les dangers de la démesure, d'autres nouvelles, comme « la Femme adultère », rendent sensible la nécessité de la mesure dans l'expérience du royaume. Elles montrent surtout l'importance de l'amour dans son sens le plus large : le respect de l'autre, la disponibilité, la fraternité. Mais le recueil continue à poser un certain nombre de questions auxquelles il est difficile de répondre. En considérant la succession des nouvelles, passerait-on de l'exil au royaume entre « La Femme adultère » et « La Pierre qui pousse », aux deux extrêmes ? Ou alors, chacune nous présenterait-elle une facette de ces deux notions ? Y a-t-il progression du début à la fin dans le chemin qui mène de l'exil au royaume ou l'auteur élimine-t-il progressivement des voies sans issue ? Il semble que l'ensemble aille vers la fraternité, de l'illumination solitaire de Janine à l'exaltation solidaire de d'Arrast parmi ses frères brésiliens. Entre temps, le chemin se révèle bien sinueux ; semée d'embûches est la voie qui mène au royaume...

Compte-rendus

Benoît Quinquis *L'Antiquité chez Albert Camus : Caligula, La Peste et La Chute*, L'Harmattan, coll « Ouverture philosophique ». 219 p.

Dans son étude *L'Antiquité chez Albert Camus : Caligula, La Peste et La Chute*, Benoît Quinquis entreprend d'analyser la présence, voire l'influence, de l'Antiquité dans l'œuvre d'Albert Camus à partir de trois textes écrits à trois périodes différentes. Mais de quelle antiquité s'agit-il ? Comment Camus utilise-t-il ses sources et dans quel but ? Quelle est sa spécificité par rapport à d'autres écrivains du XX^e siècle qui ont également et largement utilisé ces références ? Telles sont les questions auxquelles Benoît Quinquis tente de répondre.

Dans une première partie, il s'attache à explorer dans les trois ouvrages choisis aussi bien les sources visibles - parfois Camus les cite lui-même dans ses *Carnets* (par exemple *La vie des douze Césars* de Suétone pour *Caligula*) - que des sources plus cachées ou plus allusives. Dans les matériaux concernés et au-delà de la référence au mythe, universellement connue, Camus chercherait, selon Quinquis, des images très concrètes et significatives : pour évoquer, par exemple, les manifestations tangibles de la peste outre le sentiment de peur encore présente dans l'humanité, héritage des grandes pestes de l'histoire. De même, il plonge dans les noirceurs des Enfers de l'antiquité pour rendre sensible le climat d'enfermement des canaux d'Amsterdam, véritables cercles concentriques, cercles dantesques certes mais aussi en résonance plus ancienne avec les « Enfers virgiliens ».

Benoît Quinquis élargit ensuite son étude en se référant à quelques grands écrivains contemporains de Camus nourris eux aussi « aux humanités ». Il examine la question de la fidélité aux textes antiques dans lesquels Sartre, Cocteau, Anouilh, Giraudoux, et même Yourcenar ont puisé leur inspiration. Il met ainsi en exergue des points communs à tous : « un hypotexte réfuté mais jamais nié » ; un dénouement inchangé et une certaine fidélité au récit ; une actualisation du mythe, dans son déroulement, dans son interprétation voire dans les caractéristiques ou intentions des personnages centraux (ainsi Créon, ainsi Caligula...) ; enfin, une utilisation, différente bien sûr pour chacun, de ce « thésaurus d'images indépassables dans leur force imaginative ». Comme le souligne Benoît Quinquis, ces « métamorphoses de l'antiquité » s'effectuent cependant dans une mise en scène épurée, loin des péplums en vogue à cette époque, avec un souci de vraisemblance grâce à un style résolument moderne et un rejet des dieux et des figures héroïques au bénéfice de l'humain. Car, pour Camus comme pour les autres écrivains cités, à travers ces périodes tragiques de l'histoire ancienne revisitées et modernisées, il s'agirait d'opérer *in fine* une lecture de l'histoire de ce XX^e siècle particulièrement touché par les « conflits épouvantablement meurtriers, accompagnés de catastrophes d'une ampleur apocalyptique ». Cette mise à distance par le biais du retour aux mythes antiques rendrait cette réalité plus accessible à leurs lecteurs ou spectateurs. Mais, conclut Quinquis, Camus va plus loin que ses contemporains, et c'est là son originalité : il puise dans l'Antiquité, en plus de ces aspects qui contribuent au renouveau de la tragédie, « un modèle de valeurs » spirituelles incarnées dans ce qu'il appellera « la pensée de midi ».

Benoît Quinquis, jeune chercheur de vingt-six ans, ouvre ainsi dans ce premier essai, une réflexion ciblée, qui ne manque pas d'intérêt, sur la façon originale dont Camus s'est emparé des références gréco-latines pour renforcer son projet d'écriture et sa vision philosophique.

Anne-Marie TOURNEBIZE

Gilbert Stromboni, *Albert Camus. Fier de vivre un seul instant*, Canopé Éditions, CRDP de l'Académie d'Aix-Marseille, 2014, 144 p.

Le titre de ce livre est emprunté aux *Carnets* de Camus, plus précisément à ce poème en prose daté de décembre 1959, précédé de la mention « Pour Némésis » et qui se termine ainsi : « Semé par le vent, moissonné par le vent, et cependant créateur, tel est l'homme, à travers les siècles, et fier de vivre un seul instant. » (*OC IV*, p. 1304).

Gilbert Stromboni, inspecteur pédagogique et passionné de Camus, présente son ouvrage comme une « anthologie raisonnée » où il a voulu « parler de Camus à partir de Camus », de manière à en proposer « une découverte renouvelée » au « lecteur, enseignant, lycéen, érudit, ou simple curieux ». Pour ce faire, il combine plusieurs démarches, mais d'une manière parfaitement claire.

Il part des dix mots préférés de Camus (« monde, douleur, terre, mère, hommes, désert, honneur, misère, été, mer ») : pour chacun, il propose une analyse, de longues citations, des textes ou groupements de textes commentés, puis un « élargissement » où il opère un rapprochement avec un autre auteur ; le tout est soigneusement illustré. Pour « Terre », on trouvera par exemple une analyse du thème chez Camus, des extraits de « Prométhée aux enfers », des « Amandiers », de « L'Été à Alger », du Malentendu, de La Chute et des *Carnets* (« Revenir à Sienne ») - le plus souvent commentés ; l'ensemble se termine par un rapprochement entre Camus et Nietzsche sous le signe de la « fidélité à la terre ». Parmi les autres rapprochements opérés, on trouve Sartre, Guilloux, Dostoïevski, Chateaubriand, Cervantes, Pascal, Char, Melville. À ces dix mots ainsi déployés, l'auteur en ajoute dix autres (Absurde, Algérie, Amour, Beauté, Dieu, Fraternité, Mort, Révolte, Silence et Soleil) ; à chacun il consacre une page, en des synthèses bien menées.

Certes, on pourra regretter que l'encart terminologique sur le nihilisme (p. 43) ne dise pas nettement à quel point *L'Homme révolté* constitue une condamnation du nihilisme. On pourra s'interroger sur le fait que, pour « Misère », l'auteur convoque aussi bien la situation des Kabyles que le dénuement volontaire des moines franciscains, la lucidité de Caligula ou la misère de l'homme sans Dieu de Pascal (p. 96 à 103).

Mais, tel quel, l'ouvrage est un excellent outil dont on espère que des lecteurs très divers, en particulier des enseignants, pourront s'emparer ; ils y trouveront amplement matière à découverte (toute l'œuvre de Camus est peu ou prou convoquée) et à réflexion. C'est de plus un bel objet qu'on feuillette avec plaisir.

Agnès SPIQUEL

Pierre-Yves Cazin, *Albert Camus journaliste Alger Républicain, L'Express, Tome 1 Editions Kairos/Essai*, 163 p.

Dans ce premier ouvrage consacré à *Albert Camus journaliste à Alger Républicain, Soir Républicain et à L'Express*, Pierre-Yves Cazin retrace le parcours d'Albert Camus dans ce métier où il débuta et qu'il pratiqua pendant six années de sa vie, en discontinu, sur une période de vingt ans. Dans ce but, l'auteur de l'essai, journaliste lui-même, ayant vécu ses huit premières années à Alger, a relu l'ensemble des articles publiés par Albert Camus sous son nom ou parfois sous un nom d'emprunt afin de multiplier les signatures d'un journal au maigre budget. Il cite aussi les sources qui ont complété son information, notamment les ouvrages ou études de Jacqueline Lévi-Valensi, d'André Abbou, d'Agnès Spiquel et de tous ceux qui ont travaillé à l'élaboration des chapitres consacrés à ce thème dans les *Œuvres complètes* de la Pléiade.

Dans sa préface, Pierre-Yves Cazin souligne ce qui l'a attiré chez Albert Camus et qui le fascine toujours : « une présence à l'homme, une fidélité sans faille à ses origines et à ses amis, un rejet des compromissions et de l'injustice et, en corollaire, un engagement contre toutes les formes d'inégalités ». Ces lignes de force, ce « credo camusien », comme le qualifie Cazin, sont présents très tôt, dès les premiers articles que Camus rédige en 1938 à *Alger Républicain*. En effet, ce métier

qu'il n'a pas choisi, dans lequel il va se trouver en quelque sorte « embarqué », va vite le passionner quand il découvrira l'usage qu'il peut en faire pour lutter contre les injustices et défendre ses positions.

Dans les trois chapitres relatant ces trois expériences de journalisme, Cazin dénombre les articles et les thèmes abordés en s'arrêtant sur quelques-uns, particulièrement significatifs de ce « journalisme critique » mis au point et revendiqué par Camus, que Jeanyves Guérin « situe » dans son *Dictionnaire Albert Camus* « entre le journalisme de combat et le journalisme d'opinion ». Ainsi, dans la « soixantaine d'articles d'actualité auxquels s'ajoutent trente-deux chroniques littéraires » d'*Alger Républicain*, Cazin met l'accent sur trois aspects majeurs du travail de Camus : « chroniqueur judiciaire » avec l'affaire Hodent et le procès d'El Okbi où il dénonce sans relâche les incuries de la justice, chroniqueur « local » où il exerce son ironie contre les abus des petits pouvoirs en place, et chroniqueur « social », engagé contre la misère en Kabylie et les méfaits du colonialisme. L'expérience à *Soir Républicain* est brève puisque Camus « a signé ou co-signé une dizaine d'articles » en tout et pour tout. Mais, souligne Cazin, « en devenant rédacteur en chef » de ce quotidien, « Camus effectue un nouveau pas dans l'apprentissage de son métier ». On peut à ce propos regretter le choix que l'auteur a fait de réserver à un autre tome de son ouvrage la période de *Combat*, pourtant en continuité avec ces deux premières expériences. Il préfère terminer son essai par la collaboration, en 1954-1955, comme éditorialiste à *L'Express* que Camus, pressé par Jean Daniel, a acceptée du fait de « la ligne mendésiste » du journal, et où il signe en moins d'un an « trente-cinq éditoriaux dont quinze consacrés à l'Algérie ». Il n'hésite cependant pas à en partir quand la ligne du journal change et ne lui convient plus : « Partisan d'un journalisme critique, il estimait qu'il était préférable d'informer mieux plutôt que d'informer vite ».

Le mérite de cet ouvrage est de relater de façon synthétique l'activité journalistique de Camus, avec des éclairages sur ses principaux combats et la méthode utilisée pour les rendre compréhensibles et efficaces. On attend donc le deuxième tome consacré justement à *Combat*, en espérant que soient évitées les fautes d'impression laissées dans le premier.

Anne-Marie TOURNEBIZE

Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des ouvrages consacrés exclusivement à Camus. Sont donc indiquées ici d'autres publications, incluant Camus, ainsi que la liste des ouvrages reçus.]

➤ Sur Camus :

Livres :

- Réjane Le Baut, *Camus et Amrouche : des chemins qui s'écartent*, Casbah éditions, 2014.
- Senda Souabni Jlidi, *Le « journalisme moral » d'Albert Camus*, L'Harmattan, 2014.
- Fanfan Auriol, *L'indifférent (Albert Camus unlimited)*, Persée, 2014.

Revues :

- Fernande Bartfeld, « Camus, enfant de Kafka ? », *Perspectives, Revue de l'Université hébraïque de Jérusalem*, n°21, "Enfants de Kafka", 2014, p.113.

Textes en ligne

- Vincent Grégoire, « Réflexion sur la suppression des matches de football dans *la Peste : une bonne décision de Camus ?* », *French Studies Bulletin*, vol. 35/133, *Oxford Journals*, p. 91-95,
<http://fsb.oxfordjournals.org/content/35/133/91.extract>
- Imène Imene Aggoun, *Le Déchirement et le Châtiment de Soi dans Épaves de Julien Green et La Chute d'Albert Camus*, San Jose State University, 2013.

http://scholarworks.sjsu.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=7873&context=etd_theses

➤ Autour de Camus :

Livres

- Guy Dugas, *Roblès chez Charlot*, éditions Domens, Pézenas 2014, coll. « Méditerranée vivante/Essais ».

La série « Essais » de la collection « Méditerranée vivante » créée par Edmond Charlot continue au fil des ans son petit bonhomme de chemin. Après avoir réédité les entretiens de Charlot avec le poète Frédéric-Jacques Temple, après un *Camus*, un *Sénac*, un *Jules Roy*, voici que, l'année du centenaire de l'écrivain, Guy Dugas nous donne un *Roblès chez Charlot*. Il y retrace l'itinéraire des publications de Roblès chez Charlot : de 1939 à 1953, Roblès participa à la revue *Rivages*, publia trois romans dont certains reçurent des prix prestigieux (Grand Prix littéraire de l'Algérie, Prix Femina), deux recueils de nouvelles, deux pièces de théâtre, des traductions notamment de Muñoa, Serrano, Lorca (en volume et en revue³⁵), une conférence sur Lorca, un texte sur Alger illustré par Brouty.

³⁵ *L'Arche*, n° 13, février 1946. Dans ce numéro figurent la première publication du « Minotaure ou la halte d'Oran » d'Albert Camus et « L'Éternel Jugurtha » de Jean Amrouche !

Dès la première page, Guy Dugas rappelle que Camus fut en quelque sorte son « parrain », « 'frère de soleil' imité et admiré ». Il y note le rôle parfois méconnu que Camus a joué dans le développement de l'œuvre d'Emmanuel Roblès : l'impression de *La Vallée du Paradis* (retardée de fin décembre 1940 à août 1941), la rédaction du Prière d'insérer de *Travail d'homme*³⁶, la participation à la création de la pièce *Montserrat...* Citant une lettre de Camus, il indique que ce dernier, faisant suite à la lecture des romans de Roblès, l'incita à la création théâtrale : « *Tu as un bon dialogue et le sens du tragique. Tu devrais t'essayer au théâtre.* » Après la disparition des éditions Charlot, Roblès publia désormais son œuvre aux éditions du Seuil : il y créa aussi la collection « Méditerranée », prolongement naturel d'initiatives commencées chez Charlot. Il resta fidèle à Charlot et à Camus auquel il consacra son dernier ouvrage *Camus frère de soleil* que ce volume vient opportunément compléter.

Guy BASSET

➤ **Pierrette Dupoyet, 30 ans au cœur du festival d'Avignon**

Le « carnet de bord » d'une passionnée de théâtre qui, pendant ces trente dernières années, a monté et joué quarante spectacles, dont une adaptation de *L'Étranger*.

Le livre, illustré de trois cents photos, retrace la « fabuleuse aventure humaine » de ces festivals et des tournées dans le monde entier qui les ont suivis : « le phénomène "physique" de la Création, le trac, les émotions en cascades, les rencontres improbables, le doute, la fatigue, les émerveillements, l'affichage de nuit, les témoignages de sympathie, les leçons d'humilité, les humeurs, les rêves ... le métier d'Auteur-comédienne vécu dans la transmission des valeurs.

Possibilité de commander le livre (30 € - frais de port offerts)
à Pierrette Dupoyet, 36 rue de la Clef, 75005 Paris

➤ **Camus-Péguy**

En ce centenaire de la naissance de Charles Péguy, on rappelle deux textes intéressants :

- **Jacques Hardré**, « **Charles Péguy et Albert Camus : esquisse d'un parallèle** », *The French Review*, vol. 40, n° 4, février 1967, p. 471-484
- **Françoise Gerbod**, « **Péguy/Camus** », *Camus et la politique, actes du colloque de Nanterre, 5-7 juin 1985*, Jeanyves Guérin dir., Paris, L'Harmattan, 1986, coll. "Histoires et perspectives méditerranéennes", p. 203-213.

➤ **Camus-Memmi**

Sortie et présentation de l'ouvrage *Albert Memmi Portraits, édition génétique et critique de Guy Dugas avec la collaboration de Lia Broagal et Hervé Sanson*, collection Planète libre, CNRS éditions, le 30 janvier 2015 de 14 à 16h30, BnF, site Richelieu, salle des commissions.

³⁶ Roman auquel Claude de Fréminville consacre une chronique dans la revue *L'Arche* éditée par Charlot (n° 9, septembre 1945, p. 154-156).

Sociétés amies

➤ Voici les manifestations du premier semestre 2015 pour le **centenaire d'Edmond Charlot** organisé par l'association « Méditerranée vivante »
[il y en aura d'autres ; consulter le site : <http://edmondcharlot100.monsite-orange.fr>]

- 30 janvier : lancement de l'année du centenaire Charlot au Théâtre de Pézenas : conférence de Naget Khadda et présentation de deux ouvrages : *Hommages à Edmond Charlot et Charlot, l'Homme-Roi*.
- 7 février : « Carte blanche / Hommage à Edmond Charlot » dans le cadre du 21^e Maghreb des Livres, Hôtel de Ville, Paris. Avec la participation de Guy Basset (auteur), Naget Khadda (auteur), Jean-Charles Domens (éditeur). Modérateur : Michel Puche, président de « Méditerranée vivante ».
- 19 mars : colloque « Edmond Charlot : libraire, éditeur engagé, ami des artistes » organisé par Les amis de Max Marchand, de Mouloud Feraoun et de leurs Compagnons (Ministère de l'Éducation nationale, Paris).
- 21 mars au 19 juillet : exposition du Musée du Livre et arts graphiques (Montolieu) rencontres littéraires et arts graphiques autour des éditions Charlot, exposition « L'envers - l'endroit : littérature francophone en Algérie et littérature algérienne francophone », « Charlot et les livres illustrés pour enfants » exposition des œuvres de Mohammed Khadda.
- mars-avril : conférences par Guy Dugas, dans le cadre de l'Université du Tiers Temps, Montpellier. 25 mars, « L'école d'Alger » ; 1er avril, « L'éditeur de la France libre » ; 8 avril, « Edmond Charlot et les peintres ».
- 19 mai : conférence « Edmond Charlot, éditeur » par Guy Basset, Université permanente, Nantes.
- 23 mai : « Hommage à Edmond Charlot », Maison Jules Roy, Vézelay. Une exposition « Edmond Charlot » y sera organisée du 18 mai au 1^{er} juin.
- 29 mai : table ronde « Edmond Charlot », dans le cadre de la Comédie du livre de Montpellier, organisée par LR2L.
- mai-octobre : exposition du Centenaire, Musée de Vulliod Saint-Germain, Pézenas : « Edmond Charlot, éditeur, passeur de culture » et « Charlot et ses peintres » en partenariat avec les Amis de Pézenas.
- D'autres manifestations suivront à l'automne. Notez déjà :
 - 10 octobre : table ronde en hommage à Edmond Charlot au Salon de la Revue.
 - 14 octobre : colloque « Edmond Charlot au cœur de l'édition 1936-1948 », à La BNF-Bibliothèque de l'Arsenal. Du 12 au 17 octobre, présentation de documents des éditions Charlot issus des collections de la BNF.

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion
pour l'année 2015 à la
Société des Études Camusiennes**

Je, soussigné(e) :

*Nom-Prénom

Profession :

*Adresse :

.....

Téléphone et / ou fax :

*Adresse électronique :

verse la somme de : 12 € [étudiant]
 30 € [adhérent]
 30 € [institutions]
 plus de 30 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :

Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)

n° de la banque :

à l'ordre de la Société des Études Camusiennes, que j'adresse à :

Georges Bénicourt - 6 rue de l' Arsenal - 35000 Rennes

Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOcté ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018

SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC

Autre (préciser) :

() Avec votre accord, vos coordonnées (nom, prénom, adresse mail et localisation [département ou pays]) seront publiées dans l'annuaire de la SEC, consultable sur son site avec un mot de passe.*

Merci de bien vouloir nous indiquer vos préférences à ce sujet.

accepte que les renseignements ci-dessus() figurent sur un annuaire de la SEC*

oui oui, sauf : non

souhaite figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail

oui non

Date et signature :

(à ne remplir avec vos nom et prénom que si vous souhaitez que le trésorier vous adresse un reçu)

Je, soussigné Georges Bénicourt, trésorier, certifie avoir reçu de

NOM..... Prénom.....

la somme de € pour sa cotisation 2014 à la Société des Études Camusiennes.